U d'/of OTTAWA
39003002385440

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pomesodesp00xavi

8-1/69

POËMES,
ODES, ÉPITRES
ET
POÉSIES DIVERSES.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

POËMES,

ODES, ÉPITRES,

ET

POÉSIES DIVERSES;

PAR X. B. SAINTINE.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, MILLEVOYE, ET DES CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

1653 386
#33

PQ
2392
.S5A2
1823

LIVRE PREMIER.

POÈMES.

L'INCONNUE,

OU

LES FÊTES DE DÉLOS.

L'INCONNUE,

OU

LES FÊTES DE DÉLOS,

POÈME.

Dianam, teneræ dicite virgines.
Intonsum, pueri, dicite Cynthium.
HORAT. *in. lud. sæc.*

LE doux Printemps naissait, et ramenait ce jour
Où Diane et son frère, objets d'un saint amour,
Aux temples de Délos voyaient toute la Grèce
Leur offrir en tribut sa pieuse allégresse.
Des bords de Syracuse, aux bords thessaliens,
Les théores voguaient vers les champs déliens.
A l'autel d'Apollon, au palmier de Latône,
Les peuples de Paros, de Siphnos, de Micône,

Et des îles, leurs sœurs, qui, sur les vastes flots,
Ceinture verdoyante, environnent Délos,
Déja faisaient tomber, sous la hache sacrée,
Le taureau mugissant, à la corne dorée.

Aux bords de l'Inopus, ce fleuve, aimé des dieux,
Qui roule en murmurant ses flots harmonieux,
Mon père avait placé notre champêtre asyle.
Solitaire et rêveur, le cœur pur et tranquille,
J'allais voir en ce jour, ému de doux transports,
Les vaisseaux étrangers descendre dans nos ports.
De peuple, autour de moi, la plage était chargée;
Le soleil se levait; et les cieux, l'onde Égée,
L'un par l'autre doublant son éclat vif et pur,
Étincelaient et d'or, et de pourpre, et d'azur,
Tandis, qu'ornés de fleurs, mille légers navires,

Livrant leur voile blanche au souffle des zéphyres,
Semblaient jouer sur l'onde, et s'emparer des mers
Au milieu des parfums, au doux bruit des concerts.

Qui l'eût jamais prévu que ces jeux, que ces fêtes,
Cet astre éblouissant, suspendu sur nos têtes,
Ces pompes d'un grand jour, ces vaisseaux et ces fleurs
Ne préparaient pour moi que de longues douleurs,
Qu'un avenir affreux de regrets et d'alarmes!

Je contemplais encor ce tableau plein de charmes,
Quand, posant sur la rive un pied religieux,
Une jeune étrangère apparut à mes yeux.
De pavots, de césame elle était couronnée,
Comme une blanche vierge à l'hymen destinée;
Pâle, et le front chargé d'une douce langueur,

Elle semblait du ciel accuser la rigueur.
Je la vis, et l'Amour, avec toute sa flamme,
Sous un air de pitié, se glissa dans mon ame;
Je plaignais ses malheurs dont j'étais peu certain;
J'accusais ses parents, j'accusais le Destin;
J'invoquais et les dieux et l'humaine justice,
Apollon-Cynthien, Diane protectrice,
Et je m'applaudissais de mon cœur généreux
Qui ne pouvait souffrir l'aspect d'un malheureux.

Tout à coup devant nous la foule répandue
S'agite, se tourmente; inquiète, éperdue,
Elle fuit en tumulte; et, dans ses rangs épars,
Un taureau furieux vient frapper mes regards.
Devant lui, la terreur a frayé son passage;
Ses yeux, étincelant de douleur et de rage,

Sous son poil hérissé semblent rouler sanglants;
Du pied il bat la terre, et de ses vastes flancs
Fait rejaillir au loin une lave écumante;
Mais des cris qu'il entend sa rage encor s'augmente;
Il s'élance, il bondit, et le sang, à longs flots,
Sous sa corne homicide a coulé dans Délos.
Jadis Pathmos l'a vu, l'honneur de ses rivages,
Dominer fièrement de vastes pâturages;
Pour être offert aux dieux, dans Délos amené,
Il rompit le lien dont il fut enchaîné;
Et, promenant la mort au milieu de nos fêtes,
Il semble un dieu jaloux de venger ses défaites.

Cependant, à travers les fuyards, les débris,
Au milieu de l'effroi, du tumulte et des cris,
Je la suivais encor, cette jeune étrangère!

J'étais son compagnon dans sa fuite légère,
Quand les voiles flottants, qui lui servaient d'atours,
Et dont Tyr de sa pourpre avait teint les contours,
Du fougueux animal viennent frapper la vue.
Dirigeant ses fureurs sur la jeune inconnue,
Menaçant, il poursuit ces voiles odieux.
Elle fuit, elle court vers l'autel de nos dieux;
La flèche du Crétois semble voler moins vite!
Mais, bientôt épuisée, en vain elle l'évite;
Sur les marches du temple elle tombe: à l'instant,
Trop heureux d'affronter cette mort qui l'attend,
J'arrive, je saisis d'une main inspirée,
Sur le marbre divin, la hache préparée;
Je m'élance, je frappe; et, sous le coup mortel,
Le monstre en chancelant roule au pied de l'autel.

Je pars, je me dérobe à la foule ravie;
Un seul objet m'occupe: elle me doit la vie!
Et dans ce même temple où le monstre inhumain
Est tombé sous mes coups, là, peut-être demain,
Un autre l'entendra, doucement résignée,
Après lui, répéter : ô hymen! hyménée!

Je te revis alors, mon tendre père, et vous,
Les dieux de mon foyer, jadis pour moi si doux;
Mon père! dans ses bras j'oubliais mes alarmes;
J'oubliais que l'amour fait couler bien des larmes.
Je n'étais plus que fils, et, sur son cœur pressé,
Je tremblais du péril qui m'avait menacé.

Déja la nuit naissait, et sous son aile sombre
Venait d'ensevelir les Cyclades dans l'ombre.

Moi, toujours consumé d'amour et de regrets,
Après avoir long-temps erré dans les forêts,
Je rapprochai mes pas de ce toit solitaire
Où coula mon enfance, où sommeillait mon père.
J'arrivai las, rêveur, dans un bosquet sacré,
Jadis, par mon aïeul, aux nymphes consacré;
Je crus que son enceinte, honorée et tranquille,
Contre les traits d'Amour seraient un sûr asyle;
Mais, là même, un vain songe, agitant mon repos,
Vint, malgré le sommeil et malgré ses pavots,
Offrir à mon esprit une fatale image.
Je la voyais; d'un autre elle acceptait l'hommage,
Le couvrait de baisers! Égaré, furieux,
M'élançant à l'instant hors de ce songe affreux,
J'entr'ouvre avec effort ma paupière pesante.
Dieux! grands dieux! quel objet à mes yeux se présente!

L'astre des nuits lançait un rayon pur et doux ;
Songes, et toi Diane ! hélas ! m'abusez-vous ?
Même après le sommeil mon erreur se prolonge :
Est-ce elle que je vois, ou n'est-ce encor qu'un songe?

Lors, en baissant les yeux, et d'une douce voix :
« Celle que tu sauvas est celle que tu vois,
« Dit-elle ; loin du temple où te portait ta fuite ?
« De ma reconnaissance as-tu craint la poursuite ?
« Je t'ai cherché long-temps, jeune ami ; quel bonheur
« Pour moi de contempler en toi mon bienfaiteur !
« Tout m'a dit ton amour, tes yeux, ton sommeil même ;
« J'ose te dire aussi : mon Lycias, je t'aime !
« Ma mère veut en vain, rompant des nœuds si doux,
« Dès demain, dans Délos, m'imposer un époux ;
« Tiens, vois ma chevelure, elle n'est plus ornée

« De festons odieux et des fleurs d'hyménée ;
« Que les filles du Styx ne punissent que moi ;
« Malgré ma mère, ami, je ne serai qu'à toi. »
Muet, à ses genoux, je lui rendais hommage.
Mais elle, d'une main se voilant le visage,
Étouffant ses soupirs, me dérobant ses traits,
Me cachant le combat de ses derniers regrets,
De l'autre dénoua sa pudique ceinture.
O volupté du cœur! charmes sans imposture!
Désirs, transports divins! doux présens de Vénus!
Plaisir, bonheur, amour, je vous ai donc connus!

Mais, bientôt de mes bras s'élançant interdite :
« Peut-être, Lycias, ma mère m'a maudite;
« Pourtant, dût ton amour me donner le trépas,
« Si j'ai fait ton bonheur je ne m'en repens pas.

« Mon Lycias, adieu!.. Je te serai fidèle. »
Et Zéphyre a semblé l'emporter sur son aile !
Forêts, de nos plaisirs témoins mystérieux,
Pourquoi dérobez-vous mon amante à mes yeux ?
Et toi, naguère encor à mes feux si propice,
De sa fuite, Diane, es-tu donc la complice ?
Pourquoi voiler ton front, flambeau de nos amours ?
Les instants de s'aimer sont-ils donc aussi courts ?
Où la retrouverai-je, elle qui m'abandonne ?
En vain, pour l'appeler, au loin ma voix résonne.
Je possède son cœur, elle a reçu ma foi,
Et son nom, son nom même est un secret pour moi !
Ainsi, s'environnant et d'ombre et de mystère,
Quelques Divinités ont visité la terre,
Et la nuit, sans éclat, sans prêtres, sans autel,
Ont oublié l'Olympe en faveur d'un mortel.

Que j'invoquai le jour ! qu'il fut lent à paraître !
Aux sommets du Cynthus à peine il vient de naître,
Je parcours nos chemins, les temples de nos dieux,
J'interroge, je cherche à toute heure, en tous lieux ;
Et mes yeux, las d'errer sur cette multitude,
Se tournent vers les mers avec inquiétude.

Venges-tu, dieu d'Hymen, tous tes droits méconnus ?
Et vous, sœurs d'Apollon, nymphes de l'Iniopus,
Vos bosquets, profanés par nos tendres caresses,
Appellent-ils sur nous vos rigueurs vengeresses ?
Ou plutôt, mon épouse, as-tu fui dans les cieux ?
Si tu daignes encor vers moi baisser les yeux,
Prends pitié d'un mortel qui t'aime et qui t'ignore :
Dis-moi du moins, dis-moi sous quel nom l'on t'adore ;
Sans fatiguer Délos de mes pas impuissants,
Déesse, à tes autels j'irai porter l'encens.

Tant qu'ont duré nos jeux et nos danses légères,
Et tant que dans nos ports des voiles étrangères
Ont frappé mes regards, moi, j'ai cherché toujours
L'objet mystérieux de mes seules amours.
Mais aux vaisseaux nombreux nos mers furent ouvertes;
J'errai seul et rêveur sur nos rives désertes;
J'appelai par mes cris, mais sans pouvoir nommer
Celle qu'un dieu jaloux me contraignait d'aimer:
Enfin, un seul espoir restait à ma misère.
J'abandonnai Délos, j'abandonnai mon père;
Je parcourus la Grèce en répétant : Hélas!
Dans toutes ses cités s'imprimèrent mes pas;
Je visitai Larisse, Argos, Thèbe et Mycène,
La double Coronée et la double Orchomène;
Partout mes cris plaintifs ont frappé les échos.
Quelquefois, pour goûter un instant de repos,

Je suspendais l'essor de mes courses lointaines,
Et m'assayais au bord des lacs et des fontaines,
Et là, je m'enivrais d'amour et de douleurs;
Et j'aimais à pleurer, et je voyais mes pleurs
Goutte à goutte tomber, et du lac immobile
Agiter doucement la surface tranquille
Par des cercles nombreux sans cesse grandissants,
Mais bientôt effacés par mes pleurs renaissants.
Là, des nymphes souvent une troupe folâtre,
Élevant sur les eaux leur front, leur sein d'albâtre,
M'apparaissait soudain. Une d'elles, parfois,
Ajoutant le sourire aux charmes de sa voix,
M'appelait par mon nom; et je l'entendais dire :
« Viens, jeune Lycias, viens, pour toi je soupire;
« C'est pour toi que mon front s'est couvert de roseaux
« Tels que l'Achéloüs n'en a pas de plus beaux :

« C'est pour te plaire, ami, que la fille de l'onde
« Fait briller à tes yeux sa chevelure blonde;
« Pour toi se sont formés les gracieux contours
« D'une gorge naissante, inconnue aux Amours.
« C'est pour toi que ma voix aime à se faire entendre,
« Que mon sourire est doux, que mon regard est tendre;
« Lycias, tu dois seul jouir de ma beauté;
« J'ai gardé pour toi seul la fleur de chasteté:
«Viens, viens!..»Non! plus que vous elle était tendre et belle;
Je pleure l'étrangère et ne veux pleurer qu'elle!
Et je fuyais. Enfin, après avoir trois fois
D'un vêtement nouveau vu se parer les bois,
Un sentiment bien doux, dans mon ame attendrie,
Vint rappeler mon père et ma sainte patrie.
Un vaisseau lesbien, qui traversait les flots,
Me fit toucher les bords de ma chère Délos;

Malgré moi cependant, à sa vue adorée,
La terreur vint remplir mon ame déchirée;
Je sentis du malheur l'affreux pressentiment.
Mon père n'était plus! Dieux! Mes amis! comment,
Comment m'est-il ravi? Répondez! — « Votre père
« Mourait de votre absence; une jeune étrangère
« Vint consoler ses jours, vint calmer son ennui;
« Elle essuyait ses pleurs ou pleurait avec lui;
« Elle était son espoir, son trésor, sa famille;
« Elle disait: Mon père; il répondait: Ma fille.
« Mais enfin, las d'attendre et d'espérer toujours,
« Les ennuis lentement ont consumé leurs jours.
« Le premier qui mourut, ce fut votre vieux père,
« Hier, il fut rejoint par la jeune étrangère;
« Et voici leur tombeau dans ce bosquet sacré,
« Jadis par votre aïeul aux nymphes consacré. »

******

LE BONHEUR

QUE PROCURE

L'ÉTUDE

DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE.

A MA MÈRE,

EN LUI ENVOYANT LE POÈME

SUR LE BONHEUR QUE PROCURE L'ÉTUDE.

Rappelle-toi l'instant où je vis la lumière:
Le besoin de t'aimer fut ma première loi.
A mon amour tu t'offris la première,
Et mes premiers regards ne cherchèrent que toi.
Combien de temps tu me vis, attendrie,
Me jouer sur ton sein, ma première patrie;
Nourri par toi, sur tes genoux bercé,
Ton nom fut le premier que prononça ma bouche.
La nuit, le jour, dans ta paisible couche,
Je veillais, sommeillais à tes bras enlacé.

Ma première chanson a célébré ta fête,
Et pour toi seule alors j'étais poète;
Mais aujourd'hui, puisqu'un autre laurier
De la gloire à mes yeux vient présenter l'image,
De mes succès je t'offre le premier,
Pour le rendre plus doux, acceptes-en l'hommage.
Mes vers dureront peu, mais ton nom, tes bienfaits,
Sont gravés dans mon cœur et vivront à jamais;
Oui, le seul sentiment qui n'est point éphémère,
C'est l'amour que ressent et qu'inspire une mère;
Immortel comme l'ame, un sentiment si beau
Ne peut s'éteindre et disparaître:
Je t'aimais avant que de naître;
Je t'aimerai dans le tombeau.

LE BONHEUR

QUE PROCURE

L'ÉTUDE

DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE*.

POÈME.

Je voudrais d'un laurier faire hommage à ma mère.

MALHEUR à ce mortel étranger à l'étude,
Qui, du monde embrassant la triste servitude,
De son éclat trompeur moins charmé qu'ébloui,
Nous vante de faux biens dont il n'a pas joui.

* Cette pièce fut couronnée par l'académie Française en 1817.

Désabusé bientôt de cette pompe vaine,
Et cédant à regret au torrent qui l'entraîne,
A ses yeux la retraite est un isolement,
Le plaisir un travail, le travail un tourment:
Sourd, aveugle aux beautés qu'il ne saurait comprendre
Il regarde sans voir, écoute sans entendre.

Succédant au fracas, le calme fait pour lui
De ses plaisirs d'hier ses remords d'aujourd'hui.
Il croit dans le tumulte oublier sa souffrance;
Ses désirs satisfaits trompent son espérance;
Il tourmente ses nuits, il tourmente ses jours;
Ingrat envers le ciel, il l'accuse; et toujours
D'erreurs environné, de voluptés avide,
Il surcharge son cœur sans en combler le vide.

Mais tel n'est point ton sort, amant des chastes sœurs,
Et toi seul, de la vie épuisant les douceurs,
Soit que le dieu des vers, te soufflant le génie,
A tes chants inspirés accorde l'harmonie;
Soit que Gluck ou Rubens te prête ses élans;
Que Descarte ou Bâcon dirige tes talents,
Et qu'altéré de gloire, en ton brûlant délire,
Tu tiennes les pinceaux, le compas ou la lyre,
Toujours ami du bien, riche de ton honneur,
Tu dois à tes travaux la paix et le bonheur.

Tout ce qui fut créé de la mort est la proie;
Mais les fils de Priam et les vainqueurs de Troie,
Malgré l'effort des ans, rassemblant leurs débris,
Sous les lauriers d'Homère ont trouvé des abris;
Et ses vers et leurs noms deviennent ton partage.

Le temps, loin d'envahir un si noble héritage,
Sur les restes sanglants des trônes renversés,
Des rois ensevelis, des peuples dispersés,
De Clio, d'Uranie, agrandit le domaine :
Précédé du flambeau de la raison humaine,
Il chasse devant lui ces longs amas d'erreurs,
D'utiles vérités tristes avant-coureurs :
Respectant dans son cours le champ de la science,
Il fait croître les arts, fruits de l'expérience,
Et, des siècles éteints gardant le souvenir,
Des cendres du passé féconde l'avenir.

Ces biens, les seuls plaisirs que n'altère point l'âge,
Ces biens, seule richesse à l'abri du naufrage,
Ils sont le noble prix des loisirs studieux.
Poursuis, ami des arts; protégé par les dieux,

Laisse un sot enrichi mettre dans la balance
Les trésors du savoir et ceux de l'opulence;
Pauvre, malgré son or, de tout l'or qu'il n'a pas
L'intérêt le tourmente et s'attache à ses pas;
Mais toi, loin des grandeurs, sans esclaves, sans maître,
Tu vis pour être heureux et non pour le paraître:
En bornant tes désirs tu bornes tes besoins;
Le plus riche est celui qui désire le moins.
Plutus perd son éclat aux yeux de la sagesse.
Et toi, comme Bias, tu portes ta richesse.

Vois le prix que le sort réserve à tes travaux!
Chaque jour en naissant t'offre des biens nouveaux.
Ces hommes si fameux dont le passé s'honore,
C'est pour toi qu'ils sont nés, qu'ils revivent encore.

C'est pour toi que Virgile, et le Tasse, et Milton,

Cadencèrent leurs chants; c'est pour toi que Newton,
Mesurant des soleils la carrière infinie,
Osa voler aux cieux sur l'aile d'Uranie;
Que Rubens, mariant ses savantes couleurs,
Peignit de Médicis la joie et les douleurs;
Et que, ressuscitant l'antique Melpomène,
Racine a de ses vers enorgueilli la scène.

Ne sois point envieux d'un bonheur passager,
Ouvrage d'un instant, qu'un instant peut changer:
Tes biens sont immortels, et l'injuste fortune,
Et ces rois qu'en autrui le mérite importune,
En vain pour t'en priver se ligueraient entre eux.

Vois mon sort : j'ose ici m'honorer d'être heureux;
Je suis loin de prétendre au vain titre de sage;
Le temps n'a point encore sillonné mon visage;

Non : je suis jeune, ardent; mais bientôt éclairé
Sur le frivole espoir dont j'étais enivré,
Abritant assez tôt ma barque vagabonde,
Qu'entouraient des écueils sur l'Océan du monde,
Je suis au port; et là, des flots suivant le cours,
J'attends des naufragés pour leur porter secours.

Sais-tu qui m'a sauvé des fureurs de l'orage?
L'Étude : elle sourit à mon jeune courage,
D'un air de bienveillance accueillit mes essais,
Et me fit espérer un nom et des succès.
Je ne m'en défends point; quelque temps infidèle,
Je négligeai son culte, et je m'éloignai d'elle,
Par un Dieu plus puissant malgré moi retenu.
Des erreurs de l'amour à vingt ans revenu,
J'ai repris ses leçons, j'ai retrouvé ses charmes;

Sensible à mon retour, elle essuya mes larmes,
Et l'oubli de mes maux fut son premier bienfait.
Sous ses lois, aujourd'hui, paisible, satisfait,
A ses pieds abjurant une folle chimère,
Je voudrais d'un laurier faire hommage à ma mère,
Et toujours favorable à mes plus doux penchants,
L'Étude vient s'offrir pour sujet de mes chants.

Déesse, soutiens-moi! nouvelle Mnémosyne,
Tu créas des beaux-arts la famille divine :
Trahis par le destin, les mortels abattus
Te doivent leurs plaisirs et presque leurs vertus.
Rappelons-nous ce temps (puisqu'après nous l'histoire
En doit de nos neveux effrayer la mémoire),
Ce temps où, dans nos murs, un peuple de bourreaux
Avait traîné Thémis au pied des échafauds!

De ces noirs attentats déplorables victimes,
Vous qui, fuyant un sol dévasté par les crimes,
Sur la terre d'exil avez caché vos pleurs,
Parlez! qui les sècha? qui calma vos douleurs?
Ceux d'entre vous qui, fiers de mille ans de noblesse,
Attendaient l'avenir, plongés dans la mollesse,
Et qui n'avaient reçu de leurs nobles parents
Qu'une immense fortune et des noms et des rangs,
Dépouillés tout à coup de leurs grandeurs suprêmes,
Que sont-ils devenus en devenant eux-mêmes?

Mais toi qui, cultivant des dons plus précieux,
Sans trône, fus encor digne de tes aïeux;
Qui, déja prévoyant ce jour où pour la France
Ton nom serait un cri d'amour et d'espérance,
Préparais loin de nous, par ton vaste savoir,

Le bonheur des sujets que tu devais avoir,
Grand Roi, dis-nous quel dieu charma ta solitude ?
Je t'entends, et ta voix vient de nommer l'Étude.
C'est donc elle, Français, qui fit dans son grand cœur,
Sur la charte immortelle, asseoir notre bonheur,
Et qui des droits de tous maintenant l'équilibre,
Lui fait en souverain régir un peuple libre !

C'est elle qui sans cesse, en tous lieux, en tous temps,
A rempli l'univers de renoms éclatants.
C'est pour elle jadis que, dans Lacédémone,
Lycurgue dédaigna de posséder un trône ;
Aristide exilé, Socrate dans les fers,
Par elle ont vu calmer les maux qu'ils ont soufferts;
Archimède en mourant attesta sa puissance.
Elle agrandit encor le vainqueur de Numance.

Libre par ses bienfaits, et fidèle à ses lois,
L'esclave Phrygien fut l'oracle des rois;
Désertant des cités la pompe triomphale,
Scipion à Literne, et Térence à Stymphale,
Achetaient ses faveurs par leur obscurité.
Caton la proclamait la pure volupté;
Et dans ses bras César, plus d'une fois peut-être,
Oublia que le monde avait besoin d'un maître.

Quel est ce malheureux? tous ses membres meurtris,
De l'homme, à nos regards, n'offrent plus qu'un débris:
C'est Scarron! Gardez-vous d'une pitié frivole;
De l'absence d'Hygie, Érato le console,
Et gaîment il oppose, en ses joyeux accords,
Les plaisirs de l'esprit aux souffrances du corps.

Suivons ce voyageur: vous le plaignez sans doute?

Les fatigues, la faim, l'assiégent sur la route.
Eh quoi! les sent-il donc? un doux enchantement,
Tout entier, loin de nous, l'occupe en ce moment.
Des végétaux fleuris, dont la terre est avare,
Il vient de conquérir le plus beau, le plus rare!
Voyez-le, triomphant, contempler son trésor:
Sourire, s'écrier, et puis sourire encor:
Héros, dictez des lois à la terre asservie,
Vos lauriers teints de sang ne lui font point envie!

A l'aspect d'une fleur, ce mortel enchanté,
Craint peu les coups du sort et de l'adversité:
Paisible souverain de l'empire de Flore,
Il visite son peuple au lever de l'aurore,
Et voit chaque printemps lui donner des sujets.

Mais, détournant les yeux vers de plus grands objets,

Osons le suivre encor dans ses courses savantes,
Où des peuples détruits et des races vivantes,
Il vole interroger les monuments épars.
Thèbes! qu'est devenu l'orgueil de tes remparts?
Le pied du voyageur a foulé tes murailles.
La Grèce lui montrant ses vastes funérailles,
Flétrit par son silence un vainqueur inhumain.
Il voit le Despotisme, un cimeterre en main,
Le front ceint d'un turban, sur les débris d'Athènes,
S'asseoir à la tribune où tonna Démosthènes.
Des sommets de l'Ithome, aux bords de l'Hellespont,
Il appelle la Gloire, et la Mort lui répond.

Mais ces nobles tableaux élevant ses pensées
Lui montrent le néant des grandeurs éclipsées.
Il observe le sort des peuples différents;

Les descendants d'Alcide, esclaves des tyrans;
Les Romains sans pouvoir sur la terre et sur l'onde;
La Fortune et les Arts faisant le tour du monde,
Et transportant leurs mœurs, leurs coutumes, leurs lois
Aux enfants policés des sauvages Gaulois.

Ainsi dans ces beaux lieux dédaignés du vulgaire,
Peuplant de souvenirs sa marche solitaire,
L'Étude l'accompagne, et vient de son flambeau,
Des peuples disparus éclairer le tombeau.

Mère de la science, et soutien du génie,
Par elle l'Hélicon voit sa cime aplanie
Conduire à la fortune, à la gloire, aux honneurs.
Mais dans Paris ému d'où naissent ces clameurs?
D'où partent ces longs cris d'amour et d'allégresse?

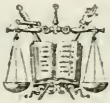
Sur les pas d'un mortel tout un peuple s'empresse!
Que veut-il? Un héros, vainqueur des ennemis,
Annonce-t-il la paix à l'univers soumis?
Non! il sut être grand sans affliger la terre;
Ce n'est point un héros, c'est bien plus: c'est Voltaire
Qui goûte, dans les bras d'un peuple transporté,
Le présage enivrant de l'immortalité.

Ornement du bonheur, soutien de l'infortune,
De l'enfant, du vieillard, nourriture commune,
Pour nous, l'Étude ainsi prodiguant ses bienfaits,
Grande par son pouvoir, plus grande en ses effets,
Rend à son nourrisson la nature asservie,
Au-delà du trépas sait prolonger sa vie,
Ennoblit ses travaux, embellit ses loisirs,

Pauvre fait sa richesse, et riche ses plaisirs.

Pour moi qui, fatigué de nos longues querelles,
Séduit par les accords des doctes immortelles,
Ne demande qu'un luth, du silence et des fleurs,
Lorsque dans ma retraite, oubliant nos malheurs,
J'entends, quoiqu'abrité par mes dieux domestiques,
Gronder sur l'horizon les foudres politiques,
J'appelle à mon secours ces auteurs tant relus,
Je rêve le bonheur des jours qui ne sont plus;
Je rajeunis la terre, et, remontant les âges,
J'évoque devant moi les héros et les sages,
De qui jadis le monde emprunta sa splendeur:
J'en reçois des leçons de vertu, de grandeur;
Plein des chantres divins de Grèce et d'Ausonie,
Je m'avance, éclairé des feux de leur génie.

C'est par eux que Clio corrige mes travers,
Élève mon courage au-dessus des revers,
Des demi-dieux mortels me lègue la mémoire,
Et me rend l'héritier de vingt siècles de gloire.



L'ENSEIGNEMENT

MUTUEL.

L'ENSEIGNEMENT
MUTUEL,
POÈME.*

Mutuò ista fiunt, atque....
dùm docent, discunt.
SÉNÈQUE.

Si naguère, chez nous, on a vu la Licence
Salarier le Crime, opprimer l'Innocence,
N'imputons les excès de ces temps désastreux
Qu'au triste aveuglement d'un peuple malheureux,
Qui, privé de clartés pour se pouvoir conduire,
Et livré, sans défense, à qui le veut séduire,
Des partis, tour-à-tour, indocile instrument,
Croit atteindre le but qu'il cherche vainement.

* Cette pièce fut couronnée par l'Académie Française en 1820.

Ses malheurs ont cessé; leur cause existe encore!
Le peuple offre l'encens à des dieux qu'il ignore;
Redoutons ses erreurs; ce lion indompté
Semble rugir d'amour au mot de liberté,
Et peut-être demain, servant la tyrannie,
Il va d'un joug nouveau subir l'ignominie.
D'usages et de lois suffit-il de changer,
Si l'on voit le Français à ces lois étranger,
Indigne de jouir de celles qu'il possède?
Pour prévenir le mal il n'est qu'un seul remède:
Il faut un nouveau peuple à nos nouvelles lois.
Accours, Dieu des Beaux-Arts! le Savoir autrefois,
Dédaignant les hameaux, habitant le grand monde,
Déshéritait les champs de sa clarté féconde;
Qu'il habite à la fois les cités et les champs.
Établissons entre eux ces rapports si touchants;

Que de l'Instruction le bienfait tutélaire,
Frappe les yeux de tous, les charme et les éclaire.

Qu'il est affreux le sort de tant d'infortunés,
A l'ignorance, hélas! en naissant condamnés!
Des antiques hameaux ils n'ont plus l'innocence;
Des mœurs de nos cités ils n'ont que la licence.
Pourquoi nous abuser? Un nouveau jour a lui.
A ses vives clartés marchons tous aujourd'hui;
Nos vertus ne sont plus filles de la Nature;
L'homme pour être bon a besoin de culture.
Charmez tous les mortels, mères des doux loisirs,
O Muses, donnez-leur des vertus, des plaisirs!
Sans oublier les soins que ton devoir t'impose,
Ne peux-tu, fils des champs, quand ton bras se repose,
Adoucir, cultiver, malgré l'orgueil jaloux,

Ton esprit et tes mœurs par des travaux plus doux?

Un vieillard, vers le soir, au sein de sa famille,
Ne peut-il, au hameau, près du feu qui pétille,
A ses enfants émus, autour de l'âtre assis,
Lire et relire encor Philémon et Baucis?
De combien de plaisirs son ame est enivrée!
Contemplant et ses fils et leur mère adorée,
De quel ton il a dit en se tournant vers eux:
« Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux! »

Mais déja d'un censeur j'entends l'âpre critique:
« Mettez, me dira-t-il, vos leçons en pratique,
« Et vivez de science, insensé! dans nos champs
« Il faut des laboureurs, et non pas des savants. »
Des savants? Non, jamais! la Science stérile
Restera consignée aux portes de la ville;

Mais que par les Beaux-Arts les champs soient protégés.
De la raison, des mœurs, d'utiles préjugés,
Voilà ce qu'un bon livre aux champs pourra produire,
Et l'on n'est pas savant quoique l'on sache lire !

Oui, bientôt, ils naîtront ces temps, ces heureux temps,
Où la France verra ses nombreux habitants,
Toup à coup pénétrés d'une divine flamme,
Cultiver leur esprit sans corrompre leur ame;
Et, fiers, en la créant, d'obéir à la loi,
Justifier enfin les bienfaits de leur Roi.

Mais, hélas ! vains projets ! pour cette foule immense,
Qui de l'instruction réclame la semence,
Où trouver des mortels, doués d'un vrai savoir,
Dans un nombre assez grand pour remplir notre espoir,
Et pour tracer enfin à cette multitude

Le chemin des vertus et celui de l'étude?
Où trouver des mortels instruits, compâtissants,
Qui, chérissant l'enfance et ses goûts innocents,
Veuillent, simples et vrais, sans orgueil, sans systêmes,
Former des écoliers, mais non pas pour eux-mêmes;
Non pas pour les montrer dans de brillants concours.
Ne raisonnant jamais et récitant toujours,
Par les mains d'un préfet la tête couronnée,
Applaudis et savants un seul jour par année!
Où les trouver, hélas! ces maîtres indulgents,
Amis des bonnes mœurs, amis des jeunes gens,
Qui, pour mieux gouverner leur cohorte volage,
Sachent prendre à la fois leur ton et leur langage,
Se mêler à leurs jeux, ainsi qu'à leurs travaux?

Ne trouverons-nous plus de ces Gaultiers nouveaux,

Et verrons-nous toujours la stupide Ignorance
Diriger à tâtons les peuples de la France?

Je disais : Quel tableau vient s'offrir à mes yeux?
Que veulent ces enfants? quel art ingénieux,
Sans tumulte, sans bruit, tout à coup les rassemble,
Les fait penser, s'instruire et se mouvoir ensemble?
Par quels nombreux ressorts, par quels moyens secrets,
Sut-on doubler ainsi leurs rapides progrès?
Qui put vaincre, en leurs cœurs, la paresse indolente?
Quel Mentor comprima leur fougue turbulente?
Jamais l'Oisiveté près d'eux ne vient s'asseoir :
Un noble guide, un seul, au sentier du savoir,
Conduit, en souriant, cette douce jeunesse,
Sans châtiments, sans cris, sans morgue, sans rudesse.
L'un par l'autre, il instruit mille jeunes rivaux;

Leurs travaux sont des jeux, leurs jeux sont des travaux.
Chacun d'eux a pour maître un enfant de son âge,
Qui parle à sa raison dans son propre langage,
Qui savait obéir et qui sait commander,
Qui les corrige enfin sans les intimider.
Le rang de moniteur semble tous les séduire;
On s'émeut, on s'excite, on s'instruit pour instruire!
Noble émulation! Croissez, jeunes rivaux,
Étonnez notre amour par des succès nouveaux.
On nous a vus courir de naufrage en naufrage,
Du moins que vos vertus deviennent notre ouvrage.
Nous vous verrons un jour, sans en être jaloux,
Plus instruits, plus heureux, et plus sages que nous.

France*, c'est dans ton sein qu'Herbault donna naissance

* Vers le milieu du dix-huitième siècle.

A cet art, noble objet de ta reconnaissance,
Qui doit charmer nos jours et les sait ménager.
Cherrier *, après lui vint, et sut propager
De son prédécesseur l'ingénieux système :
A leurs travaux, Rollin **, le bon Rollin lui-même,
Tout haut applaudissait; mais la Sorbonne alors,
Jalouse de ses droits, jugeant mal tant d'efforts,
Déja semblait saisir ses foudres doctorales.
A pas lents, la Routine, en bonnet, en sandales,
Endoctrinait le peuple, et bientôt dans l'oubli
L'édifice nouveau parut enseveli.

Protégé par un roi pour qui la France en larmes,
Retrouve des regrets, après vingt ans d'alarmes,

* Le chanoine Cherrier fit apprendre aux enfants la lecture et l'écriture en même temps.

** *Traité des Études.*

Un noble ami des arts, Paulet* voulut encor,
Au système d'Herbault rendre un nouvel essor.
L'orage politique élevé sur la France,
Détruisit tout à coup sa brillante espérance;
Le souffle empoisonné de la Dissension,
Loin de nous, dispersa, vers les murs d'Albion,
Les germes de cet art, enfant de notre terre :
Lancastre en féconda les champs de l'Angleterre.
Enfin depuis cinq ans, parmi nous de retour,
Il a revu le sol qui lui donna le jour.

Art bienfaiteur, poursuis ta course glorieuse;
Du nom sacré d'Herbault rends la France orgueilleuse !

* Le chevalier Paulet, soutenu par Louis XVI, ouvrit une classe à Vincennes, d'après le système d'Herbault et de Cherrier, perfectionné par lui.

Lancastre, Cherrier, Paulet, nobles rivaux,
Gloire à vous! désormais, grace à vos longs travaux,
Des grandes vérités les semences utiles,
Pour elles trouveront les deux mondes fertiles.
Déja notre jeunesse, ardente à son devoir,
Nous montre de cet art le rapide pouvoir;
Elle apprend chaque jour à servir, à connaître
Dieu, le Roi, le pays où le ciel la fit naître.
Au sein des camps, déja l'on peut voir nos guerriers,
Ainsi que, l'un par l'autre, aux assauts meurtriers,
Ils s'instruisaient naguère à vaincre pour la France,
S'instruire, l'un par l'autre, à vaincre l'ignorance,
A juger des progrès de leurs fils, lorsqu'un jour
Le foyer paternel les verra de retour.

France, réjouis-toi! réjouis-toi, Patrie!

Vois, de tous les côtés, les Arts et l'Industrie
Écarter de ton front le voile des douleurs,
Et semer, sous tes pas, les lauriers et les fleurs!
Las de verser sur nous la discorde et les crimes,
Le volcan politique a fermé ses abymes.
Belle France, souris et d'orgueil et d'amour!
Jadis, dans Albion, si Jenner vit le jour,
Jadis si ce mortel, le bienfaiteur du monde,
Triompha, par son art, de cette lèpre immonde,
Qui chassait de nos corps la force et la beauté;
France, un de tes enfants, Herbault a mérité
D'unir son nom au sien, que l'univers proclame:
L'Ignorance bientôt, cette lèpre de l'ame,
Aura, loin de nos bords, grace à lui, disparu,
Comme le monstre impur que Jenner a vaincu.

LA FILLE DE RIGA.

Le Thessalien Riga, grand poëte et bon général, chercha, vers la fin du siècle dernier, à soulever la Grèce en faveur de la liberté. Il fut vaincu, erra de rivage en rivage en combattant toujours, chercha enfin un asyle en Europe contre la vengeance de l'Ottoman, et mourut. Sa mort, au rapport d'un écrivain moderne, fut le crime de la politique.

LA FILLE DE RIGA,

POÈME.

Aux fêtes de Castri * la jeunesse accourue,
Et de joie et d'amour paraissait s'enivrer :
Tout à coup, au milieu de la foule éperdue,
L'œil hagard, une vierge est soudain apparue,
Et se prend à pleurer.

Du malheureux Riga, c'est la fille insensée.
Au milieu des tombeaux, errante nuit et jour,
Recouvrant par accès sa raison éclipsée,
L'amour de son pays survit à sa pensée ;
C'était son seul amour.

* Petite ville, bâtie sur les ruines de l'ancienne Delphes, près du mont Parnasse.

Les danses et les chants s'interrompent pour elle.
L'audace brille encor dans son regard distrait;
Du sublime Riga c'est le regard fidèle!
On l'entoure, on l'admire; elle était jeune et belle;
Elle parle, on se tait.

« Danserez-vous encore au bruit de vos défaites?
« O Grecs, écoutez-moi, moi, fille d'un héros!
« Croyez à mes discours; les mourants sont prophètes:
« On veut flétrir vos cœurs! vous êtes à ces fêtes
« Conduits par vos bourreaux.

« La foudre me frappa, ma parole est sacrée;
« Écoutez! du Limbo j'ai recueilli la fleur;
« J'ai parcouru, pieds nus, le mont du Lycorée,
« Et la main vers Stamboul, d'une voix inspirée,
« Je m'écriai : Malheur!

« Alors de l'avenir l'image désolante
« Vint, comme un songe affreux, avertir ma douleur;
« Trois fois, vers l'Occident je me tournai tremblante;
« Et, trois fois, secouant ma tunique sanglante,
« Je répétai : malheur!

« Malheur! malheur à vous! Grecs, si, dans trois années,
« L'Archipel belliqueux ne domine les mers.
« Malheur! malheur à ceux dont les mains enchaînées
« Ne sauront conquérir de nobles destinées,
« Même au sein des revers!

« Vous tomberez, cités, vous qui dans l'esclavage
« Croirez contre la mort trouver de sûrs abris.
« A l'ennemi commun tu livres ton rivage,
« Scio, vois la Vengeance et le pâle Ravage
« S'asseoir sur tes débris.

« Écoutez ! notre sang dans nos plaines fécondes,
« Bientôt, n'en doutez pas, va couler par torrents
« Puissent ces flots de sang, mêlés avec les ondes,
« Se changer en poisons dans ces coupes immondes
« Où boivent nos tyrans !

« Malheur à toi, sultan, ton règne enfin s'achève !
« L'hydre de la révolte a mesuré ton rang :
« En vain tu veux briser sa tête sous ton glaive;
« Elle croît sous le fer, l'orage la relève;
« Le sang paîra le sang!

« Et vous tous, rois chrétiens, quand la croix vous rassemb
« Est-ce pour protéger Mahomet contre nous?
« Protecteurs des tyrans, que votre peuple tremble !
« Alliés du sultan, soyez maudits ensemble;
« Malheur ! malheur à vous !

« Vous nous devez vos lois, vos arts et Massilie !
« Du sang de notre Christ vous nous déshéritez ;
« L'Europe, par ses vœux, à nos destins s'allie ;
« Mais contre leurs sujets, dans l'Europe avilie,
« Les rois sont révoltés. »

« Grecs, n'en espérez rien ; rien, sinon le parjure.
« Levez-vous et marchez, marchez toujours unis.
« Dans les pleurs, dans le sang, vengez tous votre injure.
« Moi, fille de Riga, moi, dont la bouche est pure,
« Frappez ! je vous bénis.

« J'ai prédit vos destins, j'ai lancé l'anathême,
« Et je sens de mes jours s'éteindre le flambeau ;
« Castri, ton sol est libre à mon moment suprême.
« Pour la liberté sainte, il est, dès ce jour même,
« Conquis par mon tombeau. »

Elle dit, et n'est plus.... De la pauvre insensée,
Bientôt on oublia la mort et les leçons.
Loin de son corps meurtri la foule dispersée,
De ses propres malheurs détourna sa pensée
Et reprit ses chansons.

A la danse, au plaisir le sistre encore appelle;
Quelques danseurs pourtant n'ont point repris leur rang
Et l'on trouva tracé, dès l'aurore nouvelle,
Aux rochers du Parnasse, aux murs de la Chapelle :
« Le sang paîra le sang ! »

LIVRE SECOND.

ODES, ÉPITRES, DISCOURS.

ODE

A LA NYMPHE DE BELLEVILLE.

Chaste nymphe de Belleville,
Verse sur moi l'ombre et le frais;
Le voisinage de la ville
N'a pas flétri tous tes attraits;
Apparais-moi simple et riante;
Marche toujours devant mes pas,
Avec ta robe verdoyante,
Et ta couronne de lilas.

Ton front porté dans les nuages,
Semble m'affranchir des soucis,
Des passions et des orages

Qui vont s'amasser sur Paris :
Semblable à ces pâtres paisibles,
Qui, du haut des Alpes terribles,
Vers la terre abaissent leurs yeux,
A mes pieds gronde la tempête ;
Tandis qu'au-dessus de ma tête,
Brille un jour pur et radieux.

Je n'entends point l'hydre sanglante,
Changeant de masque et de couleurs,
Par son ironie insolente
Insulter à la France en pleurs.
Si la liberté désolée
Fuit de son temple avec effroi,
Du moins à la pauvre exilée
J'offre un asile auprès de moi.

Liberté, l'honneur de ton culte
Soutient encor tes oppresseurs;
Tu reçus l'outrage et l'insulte
Des mortels nés tes défenseurs.
Telle une horde sacrilége
Brise l'arbre qui la protége
Pour mieux en recueillir le fruit;
Ainsi, ceux que maudit la France
Ne doivent encor leur puissance
Qu'au monument qu'ils ont détruit.

Si Cassandre fut outragée,
Nouveaux Ajax, rappelez-vous
Que Cassandre aussi fut vengée,
Et que le Ciel combat pour nous!
Mais pourquoi, lyre citoyenne,

Tes sons viennent-ils me trahir?
Les partis veulent de la haine,
Et moi je ne sais pas haïr.

Ah! distrais-moi de ces pensées,
Nymphe charmante de ces lieux,
Et de tes gloires éclipsées
Viens encor réjouir mes yeux.
Ici, de sa muse piquante,
Tantôt vierge, tantôt bacchante,
Favart écoutait les accents;
Là, Léonard, simple et tranquille,
Couronnait l'églogue et l'idylle
Des primevères de tes champs.

Dis-moi lequel de tes bocages
Est en honneur chez les amants?

Dis-moi combien sous tes ombrages
On échangea de faux serments?
D'une amour, même passagère,
Non, ne trahis point les secrets;
Et de ton écharpe légère
Cache les heureux que tu fais.

Mais, entre Paris et la plaine,
Quels sont donc ces monts escarpés,
Qui d'une foudre souterraine
Semblent avoir été frappés *?
O mère infortunée! O France!
C'est là que pour ta délivrance,
Tout à coup devenus soldats,

* Une partie des buttes Saint-Chaumont, située sur d'anciennes carrières, vient de s'écrouler récemment.

Tes fils, glorieux de leur tombe,
S'offraient, héroïque hécatombe,
Au Dieu terrible des combats.

Pardonnez-leur un jour de gloire,
Vous qui riez près des tombeaux;
Le désastre, et non la victoire,
Ferma les yeux de ces Héros *.
Gloire à leur nom! Paix à leur cendre!
Pour vous seuls bravant le trépas,
S'ils sont morts, c'est pour vous défendre,
Du moins ne les maudissez pas.

St.-Chaumont, tes buttes funèbres
Plaisent à mon cœur attristé;

* On sait comment, à la première entrée des armées coalisées, se sont montrées la garde nationale de Paris et l'École polytechnique.

J'y viens des dévoûments célèbres
Méditer la frivolité.
Là, sous de vastes fondrières,
Dorment des légions entières;
Et là, l'écolier inconstant
Guide le cerf-volant rapide,
Tandis qu'un citadin stupide
Sur des héros passe en chantant.

O Nymphe, laisse-moi, de grace,
Visitant tes frais alentours,
Du faible horizon que j'embrasse
Suivre les lignes, les contours.
Sur ces monts et dans ces prairies
Parfois ma muse vient s'asseoir,
Et dans de molles rêveries

Souvent me berce jusqu'au soir

Toi qui, de pampres verts ornée,
Tiens en main le thyrse éclatant,
Et dont la face enluminée
Rayonne sur Ménil-Montant;
Salut, Nymphe du voisinage!
Tu règnes donc sur ce village
Où Bacchus répand ses faveurs,
Où, parmi les brocs, les bouteilles,
Sous les tonnelles, sous les treilles,
S'agite un peuple de buveurs?

Des cités désertant la reine,
L'artisan vient, sous ton bosquet,
De l'Argenteuil et du Surène,

Savourer le piquant bouquet.
Le Champagne est plus doux peut-être :
Mais s'il juge le vin qu'il boit,
C'est par la gaîté qu'il fait naître ;
Et les doux rêves qu'il lui doit.

Buveurs ! oui, c'est hors de la ville
Que Bacchus est père des Ris ;
Sous son nom et dans son asile,
Un imposteur règne à Paris.
Son front languissant se couronne
Et d'orcanette et de bryone,
Au raisin il a dit adieu ;
Et la Naïade de la Seine,
A sa main unissant la sienne,
Rougit, complice du faux Dieu.

Aux feux vacillants des bougies,
Heurtez vos coupes en chantant,
Vous que les nocturnes Orgies
Rassemblent à Ménil-Montant;
Chantez! chantez! demain, peut-être,
Pour vous la coupe se tarit;
Est-on sûr du jour qui va naître,
Et de la vigne qui fleurit?

A l'horizon, Phébé s'élève.....,
Saluez son disque naissant.
Mais quel fantôme, armé d'un glaive,
Grandit sous son pâle croissant?
C'est la Mort! Terrible, en silence,
Du Mont-Louis (1) elle s'élance,

(1) Le cimetière du Mont-Louis, dit *du Père La Chaise*, situé auprès de Ménil-Montant.

Prépare ses vastes moissons,
Tandis que l'écho lui renvoie
L'éclat bruyant de votre joie
Et les refrains de vos chansons.

Vous chantiez un pied sur sa rive!
Croyez-vous ses coups incertains?
Ou, comme un horrible convive,
L'admettiez-vous à vos festins?
Guide-moi dans ton sombre asile,
O Mort! j'y veux tourner les yeux
Vers ce peuple froid, immobile,
Dont l'existence est dans les cieux.

Est-il vrai que Rousseau, Voltaire,
Soustraits à notre Panthéon,
N'ont plus même sur cette terre

Un tombeau qui porte leur nom?
Si, dans un temps de saturnales,
On chassa les cendres royales
De leur sépulcre dévasté;
Lorsque la Licence est bannie,
Se venge-t-on sur le génie
Des malheurs de la royauté?

Quels débris couvrent cette pierre?
« Ceux d'un jeune Gracche indompté,
« Qui, sous la balle meurtrière,
« Cria : VIVE LA LIBERTÉ! »
Si la Liberté qu'on opprime
A la terre a fait ses adieux,
O mort! cache bien ta victime;
Elle ferait des envieux!

Qui dort sous ce gazon funèbre,
Que protége un faible rempart?
« Un mortel justement célèbre,
« Un guerrier qui mourut trop tard.
« En vain, au milieu des batailles,
« A travers mille funérailles,
« Vingt ans, je cherchai le héros!
« L'infortuné qu'un sort contraire
« Dans sa gloire vint me soustraire,
« Me fut rendu par les bourreaux. »

Quoi! la nature en vain se montre
Avec ses riantes couleurs,
Partout mon regard ne rencontre
Qu'objets de deuil et de douleurs!
Nymphes, en vain je me promène

Dans vos champs paisibles, fleuris;
Un destin fatal me ramène
Sous les orages de Paris.

Chaste Nymphe de Belleville,
Je vais te fuir et sans regrets;
Le voisinage de la ville
Flétrit pour moi tous tes attraits.
Loin des cités, charmez ma vie,
Beaux-arts que j'aime, et vous Nelvie;
Toi, surtout, trésor des vieux jours,
Amitié, dont l'aspect console
Et de la gloire qui s'envole,
Et de la fute des amours.

LA CLÉMENCE.

LA CLÉMENCE*.

DISCOURS

DE CONSTANTIN A SON FILS CONSTANCE,

EN LE REVÊTANT DE LA POURPRE CÉSARIENNE, ET NE LUI ACCORDANT QU'UN SEUL DROIT DE SOUVERAINETÉ, CELUI DE FAIRE GRACE.

« Comme Dieu me pardonne, aussi veux-je
« pardonner.... S'il y en a qui se sont oubliés,
« il me suffit qu'ils se reconnaissent. »

HENRI IV.

VIENS, César, viens mon fils; sur ton front, jeune encore,
Je place le bandeau que la pourpre décore;
Gouverne les Romains, mais pour les rendre heureux.

* Cette pièce a obtenu le prix de poésie décerné par l'académie de Cambrai, en 1818.

Tous deux, d'un même accord, nous veillerons sur eux:
Car ne crois pas, mon fils, que, las du diadême,
Je veuille, en t'en chargeant, m'en affranchir moi-même;
J'en soutiendrai le poids, pour qu'il te soit léger.
Goûte-s-en la douceur, j'en garde le danger.
Le Germain se soulève; il faut encor l'abattre.
Dompter les factions, châtier et combattre,
Voilà mes droits, hélas! Il en est un plus doux,
Que je t'accorde seul, qui les surpasse tous:
C'est celui de changer le désespoir en joie,
De contraindre la Mort à te céder sa proie;
Le plus beau droit enfin que donne le pouvoir,
LA CLÉMENCE: O Romains, vous allez les revoir
Ces jours si glorieux, où, par des lois prospères,
Marc-Aurèle, Antonin, ont gouverné vos pères;
Mon fils vous les rendra! Mes bienfaits aujourd'hui,

Pour aller jusqu'à vous, doivent passer par lui.

Trop long-temps, sur ces bords, les Discordes civiles
Dévastèrent nos champs, dépeuplèrent nos villes;
Mais enfin, loin de nous, l'Hydre des factions
Alla noyer sa soif au sang des nations:
Sous mon char de victoire il faudra qu'elle expire.
Si, dans ces jours affreux, les tyrans de l'Empire,
De leur sceptre de fer foulant l'humanité,
Ont brisé les autels de la sainte Équité,
Ta voix, noble Clémence, aujourd'hui les relève,
Et Thémis à tes pieds va déposer son glaive.

César, sois mon soutien: par tes soins bienfaisants,
Que de Licinius les nombreux partisans
Soient vaincus dans ce jour: abjurons la vengeance,
Que tout parle avec nous d'amour et d'indulgence;

Que, bénissant ton nom, nos frères exilés
Dans les champs paternels soient enfin rappelés.
Puissé-je voir bientôt tous les Romains dans Rome!
Exorable à l'erreur, au repentir, sois homme;
Écoute la pitié plus encor que les lois.
Mon fils, nos jugements, nos travaux, nos exploits,
Vantés, éternisés, adorés sur la terre,
Peut-être d'un Dieu juste excitent la colère.
Aveugles instruments du céleste pouvoir,
Connaissons-nous nos droits? sommes-nous sûrs de voir
Qui peut répondre, hélas! de la justice humaine?
Le besoin de changer, que le temps nous amène,
Bouleverse les lois, ainsi que les états,
Et souvent, des vertus nous fait des attentats.
Le forfait qui nous sert nous paraît légitime;
La vertu qui nous nuit, à nos yeux est un crime,

Et les faibles humains, par l'erreur entourés,
Nous semblent criminels: ils ne sont qu'égarés.
Crois-moi; presque toujours la clémence est justice:
Elle est vertu du moins! Les rigueurs du supplice,
Même en nous délivrant de quelques ennemis,
Révoltent tous les cœurs qui nous furent soumis:
On plaint le malheureux dès qu'il n'est plus à craindre,
Et l'on peut imiter celui que l'on peut plaindre.
Sois bon, sois généreux; car la Divinité
Veille sur la grandeur moins que sur la bonté.
Valérius, au sein des tempêtes publiques,
Domptait des plébéiens les haines politiques;
Et, contre eux protégeant d'odieux sénateurs,
Le sein nu, le front calme, il marchait sans licteurs.

Octave, ce vainqueur d'Antoine et de Lépide,
Octave, ce tyran dont l'armée intrépide

Contre tout l'univers protégeait les destins;
Sans cesse environné par des périls certains,
Croyant à ses projets la rigueur nécessaire,
De ses proscriptions ensanglantait la terre;
Le poignard d'un Brutus devait les terminer....
La clémence d'Auguste a tout fait pardonner.
Quoique triomphateur, s'il est grand dans l'histoire,
Il l'est par la clémence, et non par la victoire;
Imite ses vertus, en plaignant ses forfaits;
Ainsi que lui, César, règne par tes bienfaits;
Ne crains point d'abuser du droit que je te donne,
Car on ne peut faillir alors que l'on pardonne.

Pourtant de tout excès évite le danger;
Songe au peuple, mon fils, que tu dois protéger;
Mille ennemis secrets l'environnent sans cesse;
La clémence avec eux ne serait que faiblesse;

Laisse agir la justice, et ne suspends la loi
Que pour l'infortuné, criminel envers toi,
Mais dont Rome naguère a connu les services.
Montre un front inflexible aux mortels dont les vices
De l'état social minent les fondements;
Et cependant encore, enlève aux châtiments
Ce fils qui, sans espoir, pressé par la misère,
A dérobé le pain qui dut nourrir sa mère.
Consulte enfin ton cœur: tu feras ton devoir.

Quant à moi, si le ciel seconde mon pouvoir,
J'ajoute l'Occident à ton vaste héritage.
La terre entre nous deux aujourd'hui se partage:
Je vais la conquérir, tu vas la consoler;
Tu sécheras les pleurs que je ferai couler.
A regret dans le Nord je porte les alarmes:
Du moins que les captifs, enchaînés par mes armes,

Désormais, à l'abri des cirques inhumains,
Ne soient plus exposés aux regards des Romains,
Dans ces jeux où l'on vit, outrageant la nature,
L'homme donner au tigre un homme pour pâture.
O César, prends pitié de leur triste abandon!
La clémence avec eux n'est pas même un pardon:
Que dans Rome, éloignés de leur terre chérie,
Ils trouvent un asyle, et presque une patrie.

A la loi des chrétiens reste toujours soumis;
Vois Jésus, sur sa croix, mort pour ses ennemis.
Que Jupiter vengeur s'annonce par la foudre;
Croyons plutôt, mon fils, au Dieu qui sait absoudre.
Ah! si, toujours fidèle à tes commandements,
Mon Dieu, j'eusse écouté les tendres mouvements
Que donne la pitié, que la nature inspire,

Je n'aurais point d'un crime épouvanté l'Empire!
Crispus vivrait encore! et mes yeux, sans effroi,
Contempleraient le ciel! mais je connais ta loi;
Mes pleurs effaceront un instant de démence,
Car le Dieu que j'adore est un Dieu de clémence.

ÉPITRE

SUR L'AVENIR.

Immortalia ne speres monet annus, et almum
Quæ rapit hora diem.

. . . . . .

Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
Tempora Dì superi?

HORAT.

L'AVENIR.

ÉPITRE

A M. Alphonse L. de M.

Je suis profond observateur :
J'ai vu l'énorme petitesse
D'un monde vain dans le malheur ;
J'ai vu des sots de toute espèce,
Croyant arriver au bonheur
Par le chemin de la richesse,
Passer leur maussade jeunesse
Dans le travail et la douleur.
Quel est le but de tant de peine ?

D'avoir un jour un gros trésor.
On brave les mers de Tyrrhène
Et le climat du Labrador;
Enfin, devers la cinquantaine,
Le trésor vient; on veut encor
Posséder un fief, un domaine,
Des prés, des bois, une garenne:
De nouveau l'on traîne la chaîne;
Plus tard on prendra son essor;
Monsieur éclipsera Mondor;
Madame sera châtelaine;
Les honneurs viendront avec l'or.

C'est ainsi que l'homme dépense,
Et sa jeunesse et ses beaux jours;
Il passe le temps des Amours

Dans le comptoir de la Finance;
Et, dans l'âge de l'impuissance,
Sans appétit et sans désirs,
Il fait un appel aux Plaisirs,
Lorsqu'il voit la Mort qui s'avance.

Tu m'accuses d'indifférence
Pour l'avenir; ah! mon ami,
Cent fois je me suis endormi
A force d'avoir, en silence,
Médité ce sujet immense.
J'en ai sondé la profondeur.
Abjure un reproche bizarre;
Je vais, dissipant ton erreur,
De l'avenir que je prépare
T'offrir le tableau séducteur.

Que faut-il donc à la vieillesse ?
Des souvenirs et du repos.
Lorsqu'auprès d'une enchanteresse
Je cours, rayonnant d'allégresse,
Cueillir les myrtes de Paphos,
Crois-tu que, dans ma folle ivresse,
Tombant muet entre ses bras,
Pour mon plaisir seul, je caresse
Et ses cheveux et ses appas?
Non : connais mieux ma prévoyance ;
De loin meublant mon avenir,
J'agis en sage, et, par prudence,
Je me prépare un souvenir.

Pour le repos, c'est le partage
Du mortel libre et vertueux :

Il est l'objet de tous mes vœux;
Il est la volupté du sage.
Mais, mon ami, pour l'obtenir,
Il faut le mériter d'avance;
Bien loin de nous il faut bannir
L'ambition et l'opulence;
Les honneurs causent du souci,
La richesse nous importune :
Pour moi, je les évite; aussi
Je serai toujours, dieu merci,
Bien à l'abri de la fortune.

Quand ces douces émotions,
Ces transports, ces désirs, ces flammes,
Aliments de nos passions,
S'éteindront au fond de nos ames,

Universitas
Bibliotheca

Changeant de plaisirs et de lieux,
Fuyant le tumulte et la ville,
Bergers, chasseurs, faute de mieux,
Nous irons, dans un champ fertile,
Sous la protection des dieux,
Jouir d'un destin plus tranquille,
Mais non pas moins délicieux.

Verrière, Aulnay! plaines fleuries,
Limpides eaux, champs parfumés
Par le cytise des prairies,
Beaux lieux, témoins accoutumés
De nos plus douces rêveries,
De nos promenades chéries,
Un jour, en sages transformés,
Amis de la belle nature,

Gaîment nous philosopherons
Sous vos arcades de verdure;
Dans nos discours nous placerons
La morale avec les chansons,
Et Sénèque près d'Épicure;
D'après eux seuls nous agirons;
Nos mains leur bâtiront des temples;
Et dans ces temples nous suivrons
De l'un les charmantes leçons,
De l'autre les charmants exemples.

Au sommet d'un mont sinueux
Sera placé notre ermitage;
Un bois, une vigne, un bocage,
Dans leurs abris voluptueux
Engloberont notre apanage.

Autour de nous, le paysage,
Déroulant ses sites nombreux,
Nous montrera le chêne antique,
Des humains père nourricier,
Qui prêta son rameau civique
A l'orateur comme au guerrier :
Tous deux, sous son ombrage immense,
Nous reposerons à l'écart;
Pleins de la fière souvenance
De Saint Louis et de Bayard.

Nous verrons, auprès de la rive,
Le saule, ornement des tombeaux,
Voiler encor de ses rameaux
Une naïade fugitive.

Dans le lointain, ces lourds monceaux
De pierres, de débris nouveaux,
Que, pour les rendre pittoresques,
Nous prendrons pour de vieux créneaux
Bâtis au temps chevaleresques,
Dans nos cœurs, prompts à s'émouvoir,
Feront naître des pensers sombres;
Et lorsque la clarté du soir
Se répandra sur ces décombres,
Nous croirons voir errer les ombres
Des châtelains de ce manoir.

Ainsi, lorsque l'ame s'oublie
Dans ces tendres épanchements
Donnés à la mélancolie,
Nous saurons, dans mille romans

Évertuant notre mémoire,
Évoquant la fable et l'histoire,
Nous entourer d'enchantements,
D'amours, de vertus et de gloire.

Tels on vit nos rois fainéants,
Déléguant jadis à leurs maires
Le soin des impôts et des guerres,
Sous l'aile de leurs suppléants,
Jouir, sans trouble et sans affaires,
Loin des sots et des mécréants :
Tels, imitant leur indolence,
Pour gouverner notre châlet,
Nos revenus, notre dépense,
Nous emprunterons l'assistance
D'une régente en bavolet.

En simple jupon de futaine,
Au pied mignon, à l'air follet,
Qui veillera sur le domaine;
Tandis qu'au vivier de la plaine,
Armé d'un large et long filet,
Tu prendras goujons par douzaine;
Et que, plus fier qu'un capitaine,
Je conduirai le batelet.

Là, nous riant de la faiblesse,
Des plaisirs, souvent dangereux,
Du fier citadin de Lutèce,
Nous aurons, pour toute richesse,
Des fleurs, une lyre, des jeux,
Notre amitié, notre paresse,
Et l'habitude d'être heureux.

Sitôt que l'Aurore empourprée
Ranimera, par ses appas,
La Nature décolorée,
Tous deux, un fusil sous le bras,
Nous partirons pour mettre à bas
Quelque alouette désœuvrée,
Espérance de nos repas.
Mais nous nous garderons, je pense,
D'imiter ce petit chasseur,
Intrépide dévastateur
De toute lapinière engeance,
Qui, courant par mont, par sentier,
D'un plaisir se fait un métier,
Et qu'on croirait, dans sa démence,
Être couru par son gibier.

Non : comptant sur la providence,
Nous attendrons patiemment;
Et les perdrix étourdiment
Viendront, par bruyante volée,
Avec un long bruissement,
S'abattre au fond de la vallée,
Où nous déjeûnerons gaîment;
Nous les tuerons tranquillement;
Et notre jeune ménagère
De sa main adroite et légère....
Eh ! mais, que fais-je? des projets?
Sur l'avenir c'est un à-compte;
Je le sais; mais souvent la honte
Leur succède avec les regrets.
Aux jours brillants de la jeunesse,
Rêver est bon; jouir vaut mieux.

L'objet qui le plus m'intéresse
Est celui qui frappe mes yeux.
Cet avenir qui nous occupe
Deviendra présent à son tour :
Je l'attends en faisant l'amour;
Je veux être jusqu'à ce jour
Son débiteur, et non sa dupe.

Les hommes sont de grands enfants;
Chacun se bâtit un système;
Leur but est constamment le même,
Et leurs moyens sont différents.
Dans la route de l'existence,
On guette, on cherche le bonheur;
Mais l'un chemine avec lenteur,
Et croit agir avec prudence :
Il rêve un destin enchanteur

Et pense que le dieu volage,
Pour réaliser son erreur,
L'attend au bout de son voyage.

Ami des plaisirs, du fracas,
Donnant dans un excès contraire,
Cet autre s'élance à grands pas,
L'atteint dans sa course légère,
Le voit, ne le reconnaît pas,
S'écarte et poursuit sa chimère;
(Car le bonheur a des appas
Cachés aux regards du vulgaire.)
Pour moi, je le tiens aujourd'hui;
Je veux le conduire, et j'espère
Finir ma route auprès de lui.

Tu vas crier au fatalisme,

Et, par ton erreur emporté,
De mon doux épicuréisme,
Attaquer la solidité;
Arrête : je te veux convaincre;
Et si d'abord j'ai trop flatté
Cet avenir, ta déité,
Je me rétracte, et je veux vaincre
Ta bizarre incrédulité.

Voudrais-tu toujours te repaître
De l'espoir d'un beau lendemain?
Ami, le présent est certain,
Et l'avenir n'est qu'un *peut-être :*
Il meurt sitôt qu'il vient à naître;
Nous l'approchons, il fuit soudain.
Ainsi, dans l'infernal empire,

En proie au tourment de la faim,
Tantale convoite, désire
Ces fruits dont la couleur l'attire,
Et qui s'échappent de sa main.
Ou tel l'horizon se recule
Devant le voyageur lassé,
Qui succombe enfin, harassé,
Au pied des colonnes d'Hercule.
Tel encore, aux champs de la nuit,
Portant sa trompeuse lumière,
Le feu follet brille, s'enfuit,
Et précipite dans l'ornière
Le pauvre diable qui le suit.

Te voilà convaincu, j'espère,
Par ma triple comparaison;

Car, chez le peuple littéraire,
C'est là le langage ordinaire,
Et le soutien de la raison.

Mais déja ta riposte est prête :
Il est encore un avenir,
Noble héritage du poète !
Dis-tu : las ! j'en dois convenir,
Celui-là fort peu m'inquiète ;
Et défends-le, car je m'apprête
A le siffler, à le honnir.

Ami, c'est une sotte envie
Que de sacrifier sa vie
Pour faire un peu parler de soi :
Va, l'immortalité, crois-moi,
Est une chose bien futile !

Ce globe est construit faiblement :
Pourquoi placer un monument
Sur une base aussi fragile ?
Un jour, d'un coup de son trident,
Neptune ébranlera la terre ;
Et l'onde, au loin se répandant,
Submergera cet hémisphère.
Eh bien ! messieurs les beaux esprits,
Que deviendront tous vos écrits,
Lorsque la Méditerranée
Visitera notre Paris ?
Adieu les plaisirs et les ris !
On verra la mer mutinée
Rouler, à traver ses débris,
Les beaux jetons de l'Athénée.
Plus de discours, plus de sermons ;

On verra la bande ennemie
Des brochets et des esturgeons
Nager en pleine académie.

Mais, direz-vous, si l'Océan
Veut bien respecter ses entraves?
Eh! mes amis, quelque volcan
Viendra nous couvrir de ses laves;
Et, partout filtrant ses ardeurs,
Cuira notre vin dans nos caves.
Recélant ses feux destructeurs,
La terre aride, desséchée,
Ne produira que quelques fleurs
Sans fruits, sans force, sans couleurs;
Pâle, et sur son urne penchée,
La naïade, du sein des eaux,

Levant ses paupières mourantes,
Verra ses deux rives fumantes
S'ouvrir et dévorer ses flots.

Des humains la troupe affamée,
Errante en des climats divers,
Ne pouvant vivre de fumée,
Oublîra la gloire et les vers,
Et la bavarde renommée
S'exilera de l'univers.

Enfin, si notre pauvre monde,
Vainqueur des volcans et de l'onde,
Nous restait en propriété;
Un jour, le soleil emporté
Loin de ce globe inhabité,
Laisserait la terre inféconde,

Et sans chaleur et sans clarté :
Parlons donc d'immortalité !

Mon cher Alphonse, soyons hommes ;
Rions de la postérité ;
Vivons pour le temps où nous sommes.
Appelle Nelvie et Myrté :
Au sein d'une douce paresse
Plongeons-nous avec volupté ;
Que les plaisirs et la tendresse
Occupent notre oisiveté ;
Et faisons dormir la sagesse
Sur les genoux de la beauté.

Tranquille sur mes destinées,
Je jouis d'un sort enchanteur ;
Je verrai mes vieilles années

Par le souvenir enchaînées
Aux jours brillants de mon bonheur.
Et tel, s'éloignant d'une plage
Couverte de fleurs, d'arbrisseaux,
Où le murmure du feuillage
Se mêle au ravissant ramage
Des fauvettes et des ruisseaux,
Avant de franchir les coteaux,
Le voyageur dit : c'est dommage!
Il promène encor son regard
Sur les gazons, sur le rivage,
Et sourit à leur douce image
Jusqu'à l'instant de son départ.

Ainsi, terminant mon voyage,
Et, prêt à partir pour les cieux,

Je veux tourner encor les yeux
Vers la contrée, où, mieux qu'un sage,
J'aurai connu l'art d'être heureux.
Je me dirai : prenons courage !
Avec des amis, des flacons,
Des souvenirs et des chansons,
Il n'est pas de maux que je craigne.
Je veux, comme disait Montaigne,
Quitter la vie à reculons.

ODE

SUR LA MORT D'UN JEUNE POÈTE.

ODE

SUR LA MORT D'UN JEUNE POÈTE.

De l'horrible Apennin osant tenter la cime,
L'aiglon essaie un vol audacieux :
s'élance ; un trait siffle.... il tombe dans l'abîme ;
En regrettant les cieux.

ux bords du frais Caïstre, aux rives du Méandre,
On vit jadis des cygnes accourir ;
eur voix devint flexible, et leur chant pur et tendre :
Puis on les vit mourir!

Ainsi, quand le poète, en son jeune délire,
Va préluder à son premier accord,
Le bruit harmonieux de sa naissante lyre
Semble éveiller la Mort.

On croit voir du Cynthus quelque muse funèbre
Vers lui descendre, une lyre à la main,
S'écriant : Hâte-toi de devenir célèbre :
Il n'est plus temps demain !

Ou plutôt, dieu des vers, dieu cruel d'Aonie,
Peu de mortels, pour ton culte formés,
Renferment dans leur cœur les foudres du génie,
Sans tomber consumés.

Apollon, qu'as-tu fait de la foule idolâtre
Dont la jeunesse appelle nos regrets?

Et Dorange et Bertin, Gilbert et Malfilâtre,
Sont-ils morts sous tes traits?

Millevoie, à la muse élégante et féconde,
Subit, comme eux, ta parricide loi;
Et son jeune rival, * encore de ce monde,
N'est plus vivant pour toi.

Il semble qu'alarmé de ces fatals exemples,
Te maudissant, et prévenant son sort,
Il a brisé son luth, et fui loin de tes temples
Pour éviter la mort.

Tel on voit l'alcyon bâtir son nid fragile
Et s'y bercer sur les flots inconstants;

* M. Victorin F.

Mais bientôt effrayé, s'enfuir d'un vol agile
A l'aspect des Autans.

D'un poète naissant, aujourd'hui même encore,
La Mort finit les suaves concerts.
Apollon, n'est-ce plus au Pinde qu'on t'adore?
Est-ce donc aux enfers?

Tu l'avais inspiré, ce fils de Mnémosyne;
Son ame ardente exhalait tour à tour,
Et les brûlants transports d'une ferveur divine,
Et les soupirs d'amour.

Sa muse, aux longs regards, rêveuse, solitaire,
Se prosternait aux autels de nos dieux;
Et, sur des tons nouveaux, redisait à la terre
Des chants faits pour les cieux.

Noble et tendre Ophélie, amante infortunée,
Dont son trépas fit l'éternel malheur,
Tu vis donc se flétrir sa belle matinée,
Et son génie en fleur!

Expirant dans tes bras, il espérait encore
Tirer du luth des sons inattendus;
Tout à coup il s'éteint, comme un doux météore,
Qui brille et qui n'est plus.

LA RENAISSANCE

DES LETTRES ET DES ARTS

SOUS FRANÇOIS Ier.

Ce fut à Érasme que François Ier voulut confier la direction du collége qu'il allait fonder. Budée fut chargé de cette négociation. Érasme, né à Rotterdam, était sujet de Charles-Quint; et François Ier, jaloux de tous les genres de gloire de ce prince heureux, lui disputait Érasme, comme il lui avait disputé l'empire.

GUILLARD, *Histoire de François Ier*, t. V, liv. 8, ch. 2.

Jusqu'à présent nous avons assisté, pour ainsi dire, au concert des grâces : nous allons entendre les accents de la poésie. C'est à Joachim Du Bellay, puisqu'il est né avant Ronsard, qu'appartient la gloire d'avoir commencé cette révolution.

Annales poétiques, tom. IV.

LA RENAISSANCE
DES LETTRES ET DES ARTS
SOUS FRANÇOIS Ier. *

ÉPITRE
DE JOACHIM DU BELLAY
A ÉRASME,

POUR L'ENGAGER A VENIR SE FIXER EN FRANCE.

(Ces vers sont censés traduits d'une Épître latine de J. Du Bellay.)

Post tenebras lux.

Sur le siècle fameux que je vis s'achever,
Érasme, ainsi que toi, je me plais à rêver;

* Cette pièce fut couronnée par l'académie Française, en 1822.

Je suis dans leur essor nos devanciers célèbres,
Météores brillants, nés du sein des ténèbres,
Qui, seuls, et soutenus par leurs propres travaux,
Marchèrent dans la nuit sans guide et sans rivaux.

Dévoilant l'univers à son émule habile, *
Cusa voit le soleil, sur son trône immobile,
Gouverner en repos, monarque glorieux,
Les astres voyageurs, ses sujets radieux.
Inquiet et rêveur, les yeux fixés sur l'onde,
Colomb, vers d'autres mers, devine un autre monde;
Du lieu de leur naissance à jamais exilés,
Dans leur second berceau noblement rappelés,
Des Arts consolateurs la foule enchanteresse,
Avec la Liberté, fuyant loin de la Grèce,

(*) Cusa conçut le premier l'idée du système planétaire, qui rendit fameux le nom de Copernic.

De la belle Italie a repris le chemin :
Noble et dernier hommage offert au nom romain !

Bien plus, un nouvel art, conquête du génie,
Que se dispute encor l'antique Germanie, *
De ses frères en deuil rassemblant les débris,
Contre les coups du sort leur ouvrant des abris,
Préparant leurs progrès, relevant leurs ruines,
Multipliant les sons de leurs lyres divines,
Sachant suivre leur vol et le favoriser,
S'élève au milieu d'eux pour les éterniser.

Notre France, il est vrai, repoussant la lumière,
Sur cette vaste route apparut la dernière ;
Et, parmi tant de noms à jamais triomphants,

* L'imprimerie.

Ne put inscrire alors le nom de ses enfants.
Notre astre enfin se lève! autour de nous, Érasme,
Des sciences, des arts le noble enthousiasme
Partout se fait sentir; accours le propager;
Et, d'après nos aïeux, cesse de nous juger.

Grâce à la controverse, hélas! naguère, en France,
La sottise régnait par le droit d'ignorance:
Sans doute, dans ce temps, on eût vu nos docteurs
Châtier les Beaux-Arts et tous leurs sectateurs,
Et, de par Aristote et la théologie,
Les condamner au feu, pour cause de magie.

Mais ces temps ne sont plus. Un monarque éclairé
Offre aux Arts, dans sa cour, un asyle sacré.
Lui-même, le front ceint de leur palme immortelle,

Pour leur bâtir un temple, à son aide il t'appelle.
Viens, réponds à ses vœux : tu trouveras en lui
Quelquefois un rival, mais toujours un appui ;
Tu verras, par ses soins, notre belle patrie
Accroître incessamment son ardente industrie.
Déja le Rhône a vu, sur ses bords écumeux,*
S'ourdir, à filets d'or, ces tissus si fameux,
Qui disputaient jadis à la pourpre elle-même
L'honneur de rehausser l'éclat du diadème;
Trésor dont, près du Gange, un ver, phénix nouveau,
Construisait à la fois sa tombe et son berceau.
De nos jardins pompeux la savante culture,
Même en la consultant, corrige la nature;
Les végétaux, enfants de vingt climats divers,

* Premier établissement des manufactures de soieries, à Lyon.

Semblent auprès de nous concentrer l'univers.
Mille vastes palais, éclatants de richesse,
Comme un royal cortége environnent Lutèce;
Et, pour mieux les orner, de magiques pinceaux
Les ont peuplés encor de belles, de héros.
Là, sous nos yeux trompés, Cléopâtre respire:
Dans ses bras, oubliant et la gloire et l'empire,
Antoine, languissant, poursuit la volupté,
Et du monde conquis s'endort déshérité. *
Non loin de Cléopâtre, Agnès revit encore,**
Rendant à la vertu le prince qu'elle adore:
« Donner l'exemple à tous est le devoir des rois;
Charles, dit-elle, oublie et ton nom et tes droits;

* Tableau du Primatice.

** Tableau de Léonard de Vinci.

« A l'Anglais ravisseur cours arracher ta France;
« L'héritage d'un preux est au bout de sa lance. »

Ainsi, dans nos palais, Érasme, les Beaux-Arts
Instruisent notre cœur en charmant nos regards.
François les appela du fond de l'Italie,
Pour adoucir les mœurs de la France ennoblie :
Vinci, Roux, Primatice, accourus à sa voix,
Vinrent éterniser sa gloire et ses exploits.
Le laurier d'Apollon défend seul de la foudre !
Des revers de Pavie il a seul pu l'absoudre;
Et, quand le char de Mars sous ses pieds s'est brisé,
Les Arts ont ceint de fleurs son front cicatrisé.

La Science, à son tour, agrandit son domaine;
Tire d'un long sommeil l'intelligence humaine :

Scaliger, des anciens révélant les beautés,
Répand sur leurs écrits de soudaines clartés.
Étienne, Duchâtel, par des règles prescrites,
Osent à notre langue assigner des limites;
Et, d'un honteux mélange affranchissant les mots,
Brisent le dernier joug imposé par les Goths.
Censeur des préjuges, ces tyrans du vulgaire,
Couvrant d'nn voile impur une morale austère,
Rabelais, en riant, instruit le genre humain;
C'est le sage Platon, une marotte en main.
De Poyet, de Duprat, l'éloquence sublime
Au front du criminel a fait parler le crime;
Par le dieu d'Épidaure un mortel inspiré
Franchit enfin le seuil de son temple sacré;
Et mes frères, si j'ose, Érasme, à tant de gloire
Associer leur nom, lègueront à l'histoire

Ces jours où la Science a repris son flambeau,
Et des Arts renaissants éclaira le berceau.

Ah ! que par l'équité leur plume alors guidée,
Retrace à notre amour le grand nom de Budée !
Jeune encor, du pouvoir il se sent détrompé ;
Il poursuit le bonheur vers ce mont escarpé
Où mûrissent ensemble, et sur la même route,
Les doux fruits du savoir, les fruits amers du doute.
Par lui, les textes saints, à leur clarté rendus,
Troublant dans leurs excès les docteurs éperdus,
De ces pharisiens l'avide intolérance
Disparaît lentement avec leur ignorance ;
Par lui, s'ouvre ce temple, * où de nombreux échos

* Fondation du Collége Royal, depuis Collége de France.

Des langages divers vont répéter les mots.
Là, viendront retentir, pour l'habile interprète,
Les cris de Démosthène et la voix du prophète,
La lyre des Romains, la harpe de Sion :
C'est un autre Babel, mais sans confusion.

Seul, Budée éleva ce sublime édifice.
Eh bien ! offrant à tous sa gloire en sacrifice,
C'est toi, toi son rival, qu'il désigne aujourd'hui
Pour féconder son œuvre, et briller après lui.
Réponds à son appel, à celui d'un monarque
Qui veut de sa faveur t'offrir la haute marque.
Viens ; tu verras chez nous tous les cœurs ranimés,
Les beaux-arts en honneur, les abus réformés.
Le langage français, maintenant en estime,
Permet à l'accusé de connaître son crime ;

Et le latin, banni de tous nos tribunaux,
Dépouillé du fatras de nos jargons nouveaux,
Va transplanter pour nous, au sommet du Parnasse,
Les forêts d'Albunée où dort le luth d'Horace;
Tandis que, faible encor, notre jeune Apollon,
Qui jadis bégayait dans les bras de Villon,
Sent accroître sa force, et, plein d'un beau delire,
Des chantres d'Ausonie ose emprunter la lyre.

Muse de nos aïeux, on te vit autrefois
Visitant les forêts des Francs et des Gaulois,
La serpe d'or en main, le front ceint de verveine,
Détacher, en chantant, le gui sacré du chêne.
Plus tard, tu parcourus, sur un char vaporeux,
Les donjons, les tournois, les châtels de nos preux:
Éternisant leur flamme, élevant leurs trophées,

Tu marchais, conduisant le cortége des fées.
Quelquefois, aux rayons du soleil le plus pur,
Livrant aux doux zéphyrs ton écharpe d'azur,
Sur nos lacs transparents mollement entraînée,
De joncs et de glaïeuls la tête couronnée,
Tu passais comme un songe; et, pour te recevoir,
Un palais de cristal s'entr'ouvrait vers le soir.
Notre roi-chevalier te vit, simple et légère,
Arriver à sa cour en habit de bergère :
Ton langage naissant, ta naïve candeur,
A force d'innocence alarmaient la pudeur.
Marot sut, te guidant vers la double colline,
Prêter un air d'aisance à ta marche enfantine,
De l'esprit et du goût t'enseigner les secrets,
Et d'un voile léger embellir tes attraits.
Invoquant tour à tour Euripide et Térence,

Et d'un double théâtre osant doter la France,
Dans leur superbe espoir, des Perriers et Baïf
Tentèrent d'ennoblir ton langage naïf;
Mais en vain. De leur luth tes jeunes mains lassées
Par de faibles accords trahissaient leurs pensées.
Un jour sans doute, un jour, ô muse des Français,
On te verra voler à de nouveaux succès!
Empruntant les atours des vierges de l'Élide,
Tu ceindras la tunique et la blanche chlamyde.
Ah! puisses-tu bientôt, sur le cothurne altier,
Te frayer vers le Pinde un plus noble sentier,
Et te montrer enfin, sur ses sommets épiques,
Le front resplendissant des palmes olympiques!

Érasme, notre sort est assez glorieux:
Nous plantons ce palmier qui doit monter aux cieux;

Son ombrage sacré couvrira notre cendre.
A de plus grands honneurs nous ne pouvons prétendre;
Qu'importe! l'avenir, notre heureux héritier,
Pourra nous surpasser, mais non nous oublier.
Seuls, d'un jour immortel nous aurons vu l'aurore!

Quand des feux du matin l'horizon se colore,
Le pâtre qui s'éveille entend, dans le sillon,
Gazouiller l'alouette, et crier le grillon;
Les eaux, les bois, les fleurs, par un léger murmure,
Semblent avec amour saluer la nature.
Plus tard, quand le soleil, sur son char flamboyant,
D'un déluge de feux inonde l'orient,
Le pâtre voit au loin planer l'aigle superbe;
Les chantres matineux se sont cachés sous l'herbe.
Il entend s'élever, des bois et des cités,

De sublimes accords par l'écho répétés;

Il entend des accents de gloire et de génie :

Mais, tout en savourant leur divine harmonie,

Même quand le soleil penche vers son déclin,

Il n'a pas oublié les concerts du matin.

MAZET

A BARCELONE.

ODE.

MAZET

A BARCELONE.

ODE.

Un monstre impur, hideux, né sur ce noir rivage
Où règne le soleil, bourreau de ses sujets*,
Digne envoyé des bords conquis par l'esclavage,
En silence, a des mers franchi les longs trajets.
Barcelone le voit de ses ailes immenses,
Obscurcir tout à coup et sa ville et son port;

* La peste fut, dit-on, apportée à Barcelone par un vaisseau qui avait fait la traite des noirs.

Et sur ses habitants, surpris au sein des danses,
Secouer la Peste et la Mort.

Vois-tu ce spectre horrible, ô jeunesse insensée,
Te suivre pas à pas, se mêler à tes jeux,
Dans ta brûlante main poser sa main glacée,
Et flétrir tes attraits de son souffle orageux?
C'est la Mort!... ah! fuyez, désertez de ces fêtes,
Vierges au front charmant, au sourire si doux,
La fleur du citronnier qui couronne vos têtes,
Vivra peut-être plus que vous.

La terreur a brisé le lien des familles;
Adieu nature, amour, et toi, sainte amitié!
Des mères de leurs bras ont repoussé leurs filles;
Des mères! Dieu puissant! ah! ce fut par pitié.

C'est que du trait fatal elles-mêmes frappées,
Elles voulaient soustraire, hélas! aux mêmes coups,
Leurs filles, jeunes fleurs à l'orage échappées;
O mères, j'en appelle à vous!

Déja l'on n'entend plus dans ces tristes murailles,
Que la prière sainte et les cris des mourants.
Ceux mêmes qui guidaient le char des funérailles,
Sous leurs chevaux lassés sont tombés expirants.
Mais tout bruit a cessé; même le bruit des heures.
Le trépas enflammé court sur l'aile des vents;
Et les morts sans tombeaux, de leurs propres demeures
Chassent le reste des vivants.

C'en est fait! en pleurant, la noble Barcelone
Voit ses fils tour à tour pencher vers le cercueil,

Ses honneurs sont détruits, son front est sans couronne,
Et le monde effrayé s'arme contre son deuil.
Ainsi, quand sous les traits d'Apollon implacable
Chacun de ses enfants autour d'elle est tombé,
Pâle et sans ornements, maudite, inconsolable,
Pleurait l'antique Niobé.

Malheureuse cité, renais à l'espérance;
La France a retenti du cri de ta douleur;
Bientôt, tu vas l'apprendre, il est dans cette France
Des mortels dévoués au culte du malheur.
Les voilà! Leurs enfants, une épouse chérie,
Des amis vertueux qu'ils semblaient adorer,
Rien n'a pu les fixer dans la douce patrie;
Hélas! ils t'entendaient pleurer.

Dans l'antique Barca, que le fléau dévore,
Déja de ces héros les soins sont répandus;
En flots purifiants l'acide s'évapore,
La pitié, les secours aux mourants sont rendus.
Chacun de nos Français, infatigable Alcide,
De l'hydre abat le front, mille fois renaissant;
Mais le monstre vaincu, dans sa fuite homicide,
Vers eux se tourne en rugissant.

Mazet enfin expire... hélas! plaignez sa mère
De ceux qu'il a sauvés il entend les sanglots.
L'existence pour lui fut un songe éphémère;
Mais du moins de la vie il sortit en héros.
Moderne Décius, même alors qu'il succombe,
Victime dévouée, il a béni son sort;

Le gouffre dévorant se ferme avec sa tombe,
Et la Gloire assiste à sa mort.

Fils du Pinde, prenez votre lyre immortelle;
Entourez son tombeau de lauriers renaissants.
Ah! quelle mort jamais et plus noble et plus belle
D'une Muse inspirée appela les accents!
La vertu seule a droit aux palmes de la gloire;
Malheur aux conquérants, fléaux des nations,
Qui promènent partout le deuil et la victoire
Au bruit des malédictions.

Honneur à ces mortels que l'amour environne,
Que de nombreux bienfaits ont seuls rendus fameux,
Et qui, pour les bénir, virent à Barcelone
Un peuple de mourants se lever devant eux.

Plus d'un Français conquit une gloire pareille ;
Mais ce qu'a fait Rotrou pour sa noble cité,
Louis, pour ses soldats, Belzunce, pour Marseille,
Ils l'ont fait pour l'humanité !

EPITRE

AUX FRANÇAIS.

1816.

ÉPITRE
AUX FRANÇAIS.

Mes chers Français, écoutez mes leçons;
Je ne viens point, moraliste sévère,
Effaroucher votre tête légère;
Pour vous prêcher, il vous faut des chansons,
Je le sais bien : pourtant, Peuple volage,
Des temps passés je vais tracer l'image;
Écoute-moi : puissent tes longs excès,
En t'instruisant, préparer tes succès;
Je puis parler : déja de la frontière
A disparu le terrible étranger :

Il daigne enfin ne plus nous protéger.
Ah! n'allons pas dans notre ardeur guerrière,
Ne trouvant plus au loin gloire et danger,
Aux fiers partis livrer la France entière;
Soyons unis! Peuple brave et léger,
L'esprit t'égare et le sort te balotte;
Rire est ton fait; mais ton bras valeureux
Porte à la fois le glaive et la marotte;
Quitte le glaive et tu seras heureux.

Sur notre terre, il est une Euménide,
Au corps hideux, à la tête livide,
Sa bouche est torse et son œil est hagard;
Reine du monde, un serpent homicide
Est sa couronne, et son sceptre un poignard:
La Mort la suit, la Vengeance la guide,

L'Effroi, l'Horreur volent à ses côtés :
Seule, au milieu de son fougueux cortége,
Elle parcourt les airs épouvantés,
Remplit de sang les temples, les cités,
Flétrit les cœurs d'un souffle sacrilége;
Ce monstre impur, échappé d'Albion,
Est parmi nous : la Discorde est son nom.

Elle naquit aux champs de la Tamise;
Le Parlement, à qui Londre est soumise,
Par un décret l'exila vers nos bords.
Sur les débris du trône et de l'église,
Sur des monceaux de mourants et de morts,
Elle fonda son horrible puissance :
De deux partis exaltant les fureurs,
Dans ses deux mains l'étendard de la France

Parut, orné de diverses couleurs.

Chacun prenant différente bannière,
Vit le bonheur au bout de la carrière
Où son erreur l'engageait follement :
L'Ambition travailla sourdement;
Thémis, sans force, et réduite au silence,
Abandonna son glaive à des bourreaux,
Et la Terreur, s'armant de sa balance,
Dicta la loi du pied des échafauds.

Amour céleste, amour de la Patrie,
Tu mis un terme à toutes nos douleurs,
Des factieux tu contins la furie;
Ah! règne encore et viens sécher nos pleurs.

Qu'aimer est doux, que haïr est pénible!
Quand l'Anarchie, après tant de forfaits,
A nos regards cacha sa tête horrible,
L'Humanité nous rendit ses bienfaits,
L'Espoir riant, à nos cœurs satisfaits
Fit entrevoir un avenir paisible,
L'homme égaré se retrouva sensible
Et répara les maux qu'il avait faits.

Mais n'est-il plus de repos sur la terre!
La Trahison menace nos confins,
Et la Discorde, excitant les Germains,
Revient vers nous sur le char de la guerre.
On vole au feu : les bronzes destructeurs
De part et d'autre ensanglantent l'arène;
La pâle Mort, assise dans la plaine,

D'un rire affreux accueille nos fureurs,
Et de sa main décimant les vainqueurs
Du champ fatal se lève souveraine.

De la raison méconnaissant les lois,
Français, Français, l'héroïsme en délire
A-t-il toujours dirigé vos exploits?
Vous combattez pour repousser les rois;
Et sous vos yeux s'élève cet empire
Qui doit bientôt vous priver de vos droits.

Astre de mort, mais brillant de lumière,
A son lever présageant sa grandeur,
Napoléon, de la France guerrière,
Par ses travaux soutenait la splendeur.
Il voit le trône! il le voit, le désigne

Comme le but, le prix de ses travaux;
Dès qu'il y monte, il en devient indigne,
Et le tyran remplace le héros.

O Liberté! quoi, déja tu succombes?
Mais non : nos cœurs ont conservé tes lois :
Sous un consul tu chancelles, tu tombes;
Tu renaîtras sous le sceptre des rois.

Depuis douze ans, la France consternée
Payait sa gloire, et du poids de ses fers,
Pour s'alléger, écrasait l'Univers,
Quand, vers le Nord, malgré sa destinée,
Napoléon a connu les revers.

Superbe espoir d'abaisser l'Angleterre,

D'humilier ses premiers ennemis,
Vaste projet de conquérir la terre,
De lui léguer un maître dans son fils,
Vous n'êtes plus! les rochers de l'Ukraine
Sous les frimas sont soudain engloutis,
La Mort paraît, l'Aquilon se déchaîne,
Et, dans les mers, le sanglant Borysthène
De ses vainqueurs disperse les débris.
Napoléon voit ses lauriers en poudre,
Il fuit, il fuit, et, prompt comme la foudre,
De son aspect épouvante Paris.
Alors, ces rois qui marchaient à sa suite,
Et dont il fut la terreur ou l'appui,
Sur les destins rejetant leur conduite,
Brisent le joug et s'arment contre lui.
Mais abrégeons ce récit déplorable.

L'Europe enfin se lève formidable,
Et par la force et par la trahison,
Sur nos tombeaux élevant ses trophées,
Des bords du Tage aux montagnes Riphées,
Ses rangs guerriers ont noirci l'horizon.
Paris, confus, leur ouvre ses murailles,
Et la Discorde, attisant tous ses feux,
Rugit, s'élance et s'y glisse avec eux.

Napoléon, aux champs des funérailles,
N'ayant pour lui que son nom, ses soldats,
Se voit proscrit au sein de ses états,
Et perd le sceptre en gagnant des batailles.
Terrible exemple! Écoutez Potentats :
Ne pensez pas que vos ligues fidèles
En ont purgé le sol de nos aïeux;

L'opinion, bien plus puissante qu'elles,
Vous a livré ce despote orgueilleux;
Car, dans la France, où son règne odieux
A de la gloire éteint l'idolâtrie,
Il eut un trône et n'eut point de patrie.

Louis se montre; il vient nous consoler :
De ses vertus parant le diadème,
Séchant des pleurs qu'il n'a pas fait couler,
Il veut sauver un peuple ingrat qu'il aime.

Mais la Discorde a tramé ses complots :
Changeant le sort des fils de Henri-Quatre,
L'aigle bruyant a traversé les flots,
Et l'étranger revient encor l'abattre.

Guerriers français, ô vous que les combats

Ont moissonnés aux champs de la Belgique,
Vos ennemis ont, par leurs attentats,
Justifié votre mort héroïque.
Consolez-vous, légion de héros,
Nous jouirons de vos peines dernières,

. . . . . .

De toutes parts s'élance un cri d'horreur.

. . . . . .

. . . . . .

Ce fruit des arts qui couvrait nos musées,
Ces monuments qui flattaient notre orgueil
Nous sont ravis, et les Muses en deuil
Versent des pleurs sur leurs lyres brisées :

Tels sont nos maux : sachons les réparer;
Sortons enfin de cette nuit profonde;

Peuple Français, tu fis trembler le monde,
Fais plus encore et sache l'éclairer.

Gravissons tous les monts de Méonie;
Saisissons tous nos lyres, nos pinceaux,
Et, préludant à des combats nouveaux,
Soyons vainqueurs dans les champs du génie.
Vous que le ciel combla de ses faveurs,
Du grand Zeuxis immortels successeurs,
Gérard, Guérin, réparez notre perte;
Toi, Girodet, apprête tes couleurs,
Le peuple attend, et la lice est ouverte.

Ami des arts, mais fidèle à l'honneur,
Peuple Français, si, troublant ton bonheur,
Les fils du Nord, dans leur fougueux délire,
Renouvelaient des jours trop désastreux,

Quitte aussitôt les pinceaux et la lyre,
Reprends le glaive et tu seras heureux.

Pour être heureux, il faut de notre gloire
Éterniser le noble souvenir;
De nos erreurs écartant la mémoire,
Autour du trône il faut nous réunir;
Pour être heureux, il faut, au sein des villes,
Que l'artisan vive de son labeur;
Que le fermier, dans ses plaines fertiles,
Conduise en paix le soc agriculteur;
Et que le sage, isolé de ce monde,
Ne soit troublé dans son rêve enchanteur
Que par le bruit du feuillage et de l'onde.

O Liberté, voilà tes saintes lois!
Reviens vers nous, non telle qu'autrefois

Quand la Discorde usurpait ta puissance,
Squelette affreux du colosse romain,
Marchant la pique et la hache à la main,
Ne respirant que rage et que vengeance.
Reviens vers nous; viens combler notre espoir
Que ton éclat ne soit plus chimérique;
Le sein couvert du manteau monarchique,
Tenant en main le sceptre et l'encensoir,
Auprès du trône aujourd'hui viens t'asseoir.

Dis à Louis que de sa belle France
Il doit lui-même assurer tous les droits;
Que des sujets l'union, la puissance,
Font la grandeur et la force des rois.
Dévoile-lui cette ligue orgueilleuse,
Du diadème esclave ambitieuse,

Qui, ne rampant que pour mieux dominer,
Voulant des fers, mais pour nous les donner,
Des préjugés recule la barrière,
Ferme les yeux pour nier la lumière,
A mis le trône et la Charte à l'encan,
Et, dans l'excès d'une folle manie,
D'un empereur a fui la tyrannie,
Mais de son roi voudrait faire un tyran.

O Liberté! que la Discorde expire
Près du méchant dont elle fut l'appui;
Que notre Roi, pour le bien de l'Empire,
Veille sur toi, tu veilleras sur lui:
Et nous, Français, en essuyant nos larmes,
Nous reverrons un horizon plus pur;
Au sein des jeux et sous un ciel d'azur,

Prenant la lyre et déposant les armes,
De la beauté nous chanterons les charmes.
Toujours unis par nos lois, par nos mœurs,
Nous jouirons sans troubles, sans alarmes,
Et nous dirons : oublions nos erreurs,
Plus de discorde; ardente à disparaître,
Elle a rejoint le lieu qui la vit naître,
En nous laissant plus instruits et meilleurs.
Aimons Louis, non comme on aime un maître,
Mais comme un père. Objet de tant de vœux,
La Liberté, plus riante et plus belle,
Jette sur nous un regard amoureux;
Sachons jouir de ses bienfaits nombreux,
Sans pénétrer sa nature immortelle;
Si le bonheur n'existe pas sans elle,
On est donc libre alors qu'on est heureux.

ÉPITRE

AUX GRECS.

1821.

ÉPITRE

AUX GRECS.

« Du Mont Olympien contemplez le sommet,
« Disaient avec mépris les fils de Mahomet.
« De loin, son front neigeux semble percer la nue;
« Comme l'albâtre pur il éblouit la vue;
« Et cet éclat, de près, n'est qu'un horrible amas
« De neiges, de brouillards, reste impur des frimas.
« Il domine la Grèce, il en offre l'image;
« Le vulgaire, en aveugle à tous deux rend hommage;
« Les honorant encor dans leur astre éclipsé,
« Il voit en souvenir, comme aux jours du passé,

« L'Olympe ouvrir aux Dieux une noble retraite,
« Les Grecs dicter des lois à la terre muette;
« Prestiges imposteurs, par la lyre transmis!
« L'Olympe n'est qu'un roc, et les Grecs sont soumis.
« Rampants, dégénérés, dans leur lâche impuissance,
« Ils ont même avili jusqu'à l'obéissance.
« Un décret du divan, un rayon du soleil,
« De tous deux, en un jour, rendraient le sort pareil;
« On les verrait alors tout-à-coup se dissoudre;
« L'un monter en vapeurs, l'autre tomber en poudre. »

Ils disaient : les frimas par les ans amassés
Ceignaient d'un voile blanc l'Olympe, aux flancs glacés
Ils disaient; et sa cime au même instant s'agite;
La neige, à flots pressés, descend, se précipite,
Entraîne, dans son cours, ce manteau des hivers,

Dont le mont orageux avait les flancs couverts :
L'avalanche, en tombant, grossit, rugit et roule;
La terre avec fracas sur sa route s'écroule,
Le pin audacieux, et l'yeuse aux cent bras,
Brisés, déracinés, ne l'arrêteront pas!
Les vents dévastateurs mugissent devant elle;
L'Olympe, tressaillant, sur sa base chancelle,
Et voit voler au loin le corps pulvérisé
Des railleurs imprudents qui l'avaient méprisé.

L'astre pur de la Grèce au même instant se lève.
Sur les hauteurs d'Æta, terrible, armé du glaive,
Le grand Léonidas, debout, est apparu!
Il pousse un cri de guerre! A ce bruit imprévu
La Thrace se réveille, et l'écho du Pangée
Le rend en murmurant à la Grèce outragée.

Il court de rive en rive, aux bords de l'Hellespont,
Athènes le répète, et Thèbes y répond;
Touts'arme! Cessez donc de ramper sous des maîtres;
Fils aînés de la gloire, imitez vos ancêtres;
Pleins de leur souvenir, et soutenus par eux,
Poursuivez noblement vos destins généreux.

Entendez-vous les cris de Rhodes expirante?
Voyez-vous s'élever la flamme dévorante?
Déja votre tyran par ses lâches fureurs
A trahi sa faiblesse et ses viles terreurs.
Cité d'Homère, ô Smyrne! ô belle Livadie!
S'élançant de vos murs, la Mort et l'Incendie
Ont frappé vos enfants, ont renversé vos tours,
Et vengé ces guerriers, complices des vautours.

Que faisais-tu, sultan, quand le sang et les larmes
Inondaient ton royaume, en proie à tant d'alarmes?
Aux murs de Constantin, fier soutien du croissant,
Toi-même dirigeais le Meurtre obéissant :
De ton divin prophète, imitateur fidèle,
C'est par de tels exploits que tu prouves ton zèle.
Dans le sang des Chrétiens tu t'es purifié.
D'un verset du Koran ton fer sanctifié,
Te rappelle ta loi. Devant ton cimeterre,
Toi-même prosterné, tu vois d'un œil austère
Jusques à quel endroit de ce verset sacré,
Au cœur de tes sujets ton glaive a pénétré.

Mais les yeux fatigués du spectacle des crimes,
Et dans les voluptés oubliant tes victimes,
Tu cours dans ton harem, les bras ensanglantés,

Enlacer tour à tour de faciles beautés.
Là, les chants cadencés et les danses légères,
Les baisers, les parfums, les amours mensongères,
Entourent de plaisirs ton fastueux repos.

Mais quel navire en deuil a sillonné les flots?
Sous les murs du sérail, il arrive, il s'arrête.
On l'annonce au sultan, qui sourit, et la fête
S'interrompt. Les héros pour sa vengeance armés,
Envoyaient à leur chef les dons accoutumés.
On les apporte enfin : un voile noir les couvre.
Le front riant, lui-même, aussitôt il l'entr'ouvre;
Et ce spectacle affreux n'a pas glacé tes sens!
Écartez! écartez! ces horribles présents!
Ces membres mutilés, et ces têtes sanglantes!
O Grecs trop malheureux! ces lèvres pâlissantes,

Ces yeux, ces fronts éteints, de deuil enveloppés,
Que la gloire enflammait, que la mort a frappés,
Dans leur silence affreux vous demandent vengeance!
Déja votre ennemi se trouble à leur présence;
Il frémit! L'insensé, de terreurs assailli,
Redemande aux plaisirs un seul instant d'oubli.
Le jour, l'ennui l'assiége; et la nuit, un vain songe
Dans des ennuis plus grands à l'instant le replonge.
Dans les tristes longueurs d'un sommeil incertain,
Armé du labarum, il a vu Constantin
Lui-même l'arborer au faîte des mosquées.
« De ces Chrétiens maudits les ombres évoquées,
« Viendront-elles sans cesse irriter mes fureurs?
« Périssent de Jésus tous les vils sectateurs! »
Il a dit : un long cri part de la Palestine :
Déja Jérusalem n'est plus qu'une ruine;

Et partout les Chrétiens, d'épines couronnés,
S'unissent par le sang aux Grecs infortunés.
Tu triomphes, sultan?... Non! une voix terrible
Le poursuit en tous lieux; cette voix inflexible
Lui révèle à grands cris le destin qui l'attend;
Autour de lui, partout et sans cesse, il entend
Dans ses jours de carnage et dans ses nuits de fête :
« Gloire, gloire à la croix, et malheur au prophète! »

Nobles Grecs, levez-vous! l'oracle est prononcé!
Pour vous un nouveau siècle est déja commencé :
En vain l'Asie entière, en sa lâche furie,
Inonde de soldats votre sainte patrie;
Sur vos rives, en vain ses guerriers menaçants,
En nombre ont surpassé vos épis jaunissants,
Qu'importe? de leur sang vos glaives sont avides;

Et, violés par eux, vos sépulcres sont vides;
Qu'ils viennent! Dussiez-vous encor, dans vos sillons,
Voir se multiplier leurs nombreux bataillons;
Sur leurs mille vaisseaux, enfin dût le Bosphore
Vers vos champs désolés les revomir encore:
Osez les affronter! et peut-être en ce jour
La barque de Xercès les attend au retour.

Contre un seul ennemi la haine vous rassemble;
Ne faites plus qu'un peuple et marchez tous ensemble.
Que le Mainotte fier, de Sparte l'héritier,
L'Arnaute au manteau blanc, le Suliote altier,
Le Thébain valeureux, et les enfants d'Athènes,
Qui, conservant leur nom, purent porter des chaînes,
Aux fils de la Morée unissent leurs héros,
Ceints des mêmes lauriers, sous les mêmes drapeaux.

Dans quels lieux, sur quels bords, votre ardeur vengere
Pourra-t-elle éclater en faveur de la Grèce,
Sans qu'un fier souvenir, vous guidant aux combats,
N'agrandisse vos cœurs, n'affermisse vos bras?
Ici, du roi persan la flotte submergée
Couvrit de ses débris les rives de l'Égée.
Plus loin est Marathon. Dans ce champ glorieux,
Un tyran expira vaincu par vos aïeux.
Seul, à la liberté Démosthène fidèle,
Ici la défendit; là, mourut avec elle.
Voyez ce défilé, fameux dans l'univers,
Encor resplendissant d'un sublime revers!
C'est au pied de ces monts qu'une immortelle gloire
Couronna le malheur et non pas la victoire.
Mais jusqu'à l'Asopus prolongez vos regards :
La Terre avec amour y rit de toutes parts;

La moisson y mûrit, le roseau s'y balance,
Les troupeaux nonchalants y paissent en silence;
Une onde fraîche et pure y coule sur des fleurs.
Cependant cette terre, amour de vos pasteurs,
D'un pied indifférent par tant de Grecs foulée,
Recouvre des Persans le vaste mausolée;
Là, fut jadis Platée; et là, du roi des rois,
Tous les sceptres brisés tombèrent à la fois.

Que de vos jours de deuil s'efface la mémoire!
Grand Dieu! revêts encor d'héroïsme et de gloire
Ce sol jadis si libre, où le Grec aujourd'hui
Se courbe sous un maître, esclave comme lui.

Chassez loin de vos bords l'Asie épouvantée;
La Gloire, un sceptre en main, vous attend à Platée.

Nobles Grecs, dans ces lieux, témoins de tant d'exploits,
Revenez, dignes fils des héros d'autrefois,
De l'ennemi vaincu proclamer les défaites,
Et de la Liberté ressusciter les fêtes!

Mais cette Liberté, Protée insidieux,
Sous mille aspects divers sait éblouir les yeux;
Des peuples corrompus, hôtesse passagère,
Elle offre en souriant sa faveur mensongère;
Nous captive, nous trompe, et devient tour à tour
L'objet de nos dédains, l'objet de notre amour.
De plus, en ce moment, l'Europe vous contemple,
Et pour ses fils déja redoute un grand exemple.
Vous n'êtes plus au temps où les Huns, les Gaulois,
Vivaient dans leurs forêts sans culture et sans lois;
Où la Grèce, assemblant tant de sages célèbres,

S'élevait comme un phare au milieu des ténèbres.
Tout change sur la terre; et le Scythe aujourd'hui,
De ses anciens vainqueurs va devenir l'appui.
Acceptez ses secours, sachez les reconnaître;
Mais dans un bienfaiteur n'adoptez pas un maître.
De vos premiers revers rappelez le sujet:
Le Macédonien aussi vous protégeait!
Thèbe, à ce souvenir, a consulté sa cendre;
Et sur tous ses débris voit le nom d'Alexandre!
Non; croyons qu'un héros, prompt à vous secourir,
Viendra vous délivrer, et non vous conquérir *.
Grace à lui, de grands jours vous pourront luire encore
L'Archipel à sa voix va s'unir au Bosphore;

* Cette épître a été publiée en 1821.

Le second fondateur de ce nouvel état,
Il lui rendra ses lois et son antique éclat;
Et la Grèce, naguère impuissante, opprimée,
Sera pour notre Europe une frontière armée.

C'est alors qu'affranchis du joug des étrangers,
Il vous faudra peut-être à de nouveaux dangers
Opposer vos efforts dans le sein de vos villes
Et bannir de vos murs les discordes civiles.

Pour soutenir vos droits, toujours libres et grands,
Pour être encor des Grecs, pour chasser vos tyrans,
Ce n'est pas tout de vaincre! il vous faut voir l'abîme;
Il faut savoir borner votre essor magnanime.
La Modération est force : vos guerriers,

Sous des arcs triomphaux regagnant leurs foyers,
Déifîront leurs chefs, qu'en son idolâtrie
Le peuple va nommer pères de la patrie,
Auteurs du bien public, protecteurs de l'état!
Et qui vous dit alors qu'en l'ame d'un soldat
Ne naîtra pas l'espoir de soumettre au servage
Un peuple inculte encor et né dans l'esclavage ?

Tel fut notre destin, hélas! et mon berceau
Vit de la Liberté rayonner le flambeau :
Alors était passé le temps des Saturnales;
La France renaissait; les nations rivales
Abaissaient devant nous leur front obéissant :
Vainqueur du léopard, de l'aigle et du croissant,
Un héros, jeune encor, entre ses mains puissantes,
Brisait des Factions les têtes menaçantes :

Citoyen, il faisait et défaisait les rois;
Fidèle à son pays, il respectait ses lois:
Des bords du Dniester aux rivages du Tibre,
Il brillait glorieux, l'astre du peuple libre!
Quel bras, maudit du ciel, l'arrêta dans son cours?
Bonaparte vainqueur n'est-il plus son recours?
Non! Périsse sa gloire, effroyable chimère,
Fils de la République, il a tué sa mère!
Ce glaive étincelant dont nous l'avions armé,
En sceptre dans sa main s'est bientôt transformé;
En voulant s'élever, il s'abaissa lui-même;
Et n'eut vraiment d'égaux que sous le diadème.

Redoutez le pouvoir qui suit la liberté.
Il faut flatter le peuple après l'avoir dompté;
Il lui faut des hochets, de la gloire et des fêtes:

La Liberté mourante enfante les conquêtes.

Ainsi Napoléon a su dorer nos fers.
Se lavant de sa honte aux yeux de l'univers,
Déserteur de Varus, l'oiseau du Capitole,
Secouant ses débris, s'élance de la Gaule;
Sous un nouveau César prend un nouvel essor,
Et sur le monde entier veut dominer encor.
Mais tandis qu'au dehors la France glorieuse
Voyait de toutes parts l'aigle victorieuse
Foudroyer, en courant, les peuples effrayés;
Au dedans, ses succès étaient tous expiés.
Sous sa gloire pesante accablée elle-même,
Un crêpe enveloppait son triple diadême;
Ses mains portaient des fers, et son manteau brillant
N'entourait de splendeur qu'un corps faible et mourant.

Tels on voit ces tombeaux qu'un vain luxe décore :
L'albâtre, les métaux, le marbre osent encore
Y couvrir le néant d'un vêtement d'orgueil;
Mais écartez ce voile et brisez ce cercueil:
Que cachait tant d'éclat? La Mort et les ténèbres!

O Grecs! mais écartons ces images funèbres;
Soutenus par l'exemple et le sort des Français,
Imitez leurs vertus, évitez leurs excès;
Choisissez-vous un chef en qui le faible espère;
Qu'il soit de ses sujets, et le guide, et le père;
Entouré par la loi d'un utile lien,
Impuissant pour le mal, tout puissant pour le bien;
Qu'il fonde son pouvoir, non sur sa politique,
Mais sur l'amour du peuple et la splendeur publique.

Écartez de sa cour ces lâches complaisants,
Des fautes des grands rois infames artisans;
Qui les poussant bien loin des routes légitimes,
En deviennent souvent les premières victimes;
Mais qui, vils et flatteurs, jusque dans leurs revers,
Baisent encor la main qui les charge de fers:
Tels ces fils de l'Indus, dans une sainte extase,
Encensent à genoux le dieu qui les écrase.

Que le succès toujours sourie à vos exploits!
Fondez-vous un empire, et créez-vous des lois,
Braves Helléniens; pour votre délivrance,
Redoublez de valeur et de persévérance.
Mais enfin si le sort porte à vos ennemis
Ces lauriers mérités qui vous étaient promis,
Sachez tomber du moins! immortelle hécatombe,

Du grand Léonidas allez rouvrir la tombe;
Aux champs de la Belgique imitez nos Français :
La gloire est dans la cause et non dans le succès.

Nous, formés par vous seuls à la douce harmonie,
Héritiers de vos lois et de votre génie,
Puissions-nous, célébrant vos vertus, vos hauts faits,
De vos chantres divins payer tous les bienfaits !
Si leur art immortel nous échut en partage,
En faveur de leurs fils employons l'héritage.
Doublant votre héroïsme, o Grecs, puissent nos vers
Agrandir vos exploits, consoler vos revers !
Nous dirons noblement la légion sacrée,
Avec gloire, au combat, tout entière expirée;
Vos ennemis vaincus, engloutis sous les eaux,
D'une autre Salamine épouvantant les flots;

Une femme, un héros, par sa valeur, ses charmes,
L'ornement de son sexe, et l'honneur de vos armes.
De la vie un moment rallumant le flambeau,
Que Riga, plus heureux, entr'ouvre son tombeau,
Pour entendre les luths d'Hellénie et de France
Proclamer le grand jour de votre délivrance !

NOTES

DE L'ÉPITRE AUX GRECS.

Entendez-vous les cris de Rhodes expirante ?
Voyez-vous s'élever la flamme dévorante ?
. . . . . .
Cité d'Homère ! ô Smyrne, ô belle Livadie !
(Pag. 178, v. 7.)

Toutes nos feuilles publiques ont retenti, dans le temps, des horribles excès commis par les Turcs à Rhodes, à Smyrne, et dans la Livadie ; il n'est nullement besoin d'entrer ici dans de nouveaux détails sur ces épouvantables exploits. Je dois seulement avertir le lecteur que je ne décore la Smyrne moderne du titre de *Cité d'Homère*, que parce qu'elle doit sa naissance à l'antique Smyrne, située dans l'Ionie, détruite par les Lydiens, et qui fut transportée dans sa position actuelle, 330 ans avant J.-C.

Que le Mainotte fier, de Sparte l'héritier,
L'Arnaute au manteau blanc, le Suliote altier,
.....
Aux fils de la Morée unissent leur héros, etc.
(Pag. 183, v. 10.)

Quoi qu'en aient rapporté plusieurs de nos voyageurs, il ne reste de la célèbre Sparte que quelques ruines près de *Misitra*. La Laconie est habitée par les Mainottes, peuple grossier, mais susceptible encore des actions les plus généreuses.

Les Arnautes, ou Albanais, qui habitent une partie de l'Épire, de l'Illyrie, de la Macédoine, toujours armés, toujours en guerre, semblaient n'attendre qu'une occasion favorable pour rendre utile à la cause de la patrie ce grand courage qui les distingue, et qui ne trouva d'obstacles que dans la généreuse défense des habitants de Suli, qui, renfermés dans leurs rochers, au nombre de cinq mille, résistèrent huit ans entiers à trente mille Arnautes.

La Morée est l'ancien Péloponèse.

En général, tous les Grecs, qui, on ne peut le nier, ont tant dégénéré de leurs ancêtres, conservent encore dans leurs caractères, quelque différents et variés qu'ils soient, les puissances morales qui font les grands peuples. Ils ont les vices de la barbarie, bien plus faciles à détruire, aux yeux du législateur, que ceux de la civilisation. Ces vices, que nos froids politiques leur reprochent avec tant d'injustice et d'amertume, n'étant que le fruit inévitable de leur état présent d'abaissement et de servitude, doivent faire sentir bien plus vivement le besoin de détruire la cause pour détruire l'effet.

Ici du roi persan la flotte submergée
Couvrit de ses débris les rives de l'Égée.
(Pag. 184, v. 5.)

Désastre de la flotte de Mardonius contre les rochers de l'Athos.

Plus loin est Marathon. Dans ce champ glorieux
Un tyran expira vaincu par vos aïeux.
(Pag. 184, v. 7.)

Mort d'Hippias.

Voyez ce défilé, fameux dans l'Univers,
Encor resplendissant d'un sublime revers;
C'est au pied de ces monts qu'une immortelle gloire,
Couronna le Malheur et non pas la Victoire.
(Pag. 184, v. 11.)

L'histoire de tous les peuples nous rapporte des exemples de dévouement aussi grands, aussi héroïques que celui des trois cents Spartiates; mais nul ne se présente à l'imagination avec des circonstances aussi imposantes, avec des prestiges de gloire aussi éblouissants. L'élite de la jeunesse de Sparte s'offre en hécatombe pour le salut de la patrie; leur roi les commande; comme eux, ambitieux seulement de mourir et non de vaincre. Vivants, ils assistent à leurs jeux funèbres : les postes de mort leur sont as-

signés ; et c'est en souriant, et le front couronné de roses, qu'ils entendent les vallées de la Thessalie gémir sous les pas pesants, nombreux, rapprochés, de plusieurs millions d'esclaves. En se préparant à combattre, ils achèvent paisiblement leur sacrifice aux Muses. Enfin, trahis, surpris, mais non épouvantés, ils jettent encore le désordre au sein de leurs innombrables ennemis, et leur mort, en enflammant la Grèce d'un patriotisme universel, devient la source de sa gloire immense, et de ses hautes prospérités. C'est ainsi que les plus belles actions d'éclat ne se suffisent pas toujours à elles-mêmes, et ont besoin, pour rester dans la mémoire des hommes, d'appartenir, soit à un grand peuple, soit à une grande époque, ou d'entraîner à leur suite des conséquences décisives.

Et la Grèce, naguère impuissante, opprimée,
Sera pour notre Europe une frontière armée.
(Pag. 188, v. 4.)

Du côté de l'Asie, l'Europe n'est nullement défen-

due contre les invasions des Turcs, depuis l'extinction des chevaliers de Malte et l'affaiblissement des royaumes de Naples et de Sicile ; la Méditerranée, ouverte à la première flotte ennemie qui partira des Dardanelles, ne présente aucun point de résistance ; et, en supposant que, dans l'état d'inertie où se trouve le gouvernement ottoman, il n'y ait rien à craindre de lui, ne peut-on prévoir et prévenir le temps où la Russie, déja si formidable, des rivages d'Astracan et des sommets du Caucase, s'étendra sur les frontières extérieures de l'Europe, pour pénétrer dans son sein? Qu'opposer alors à ces hordes septentrionales, impatientes de conquérir une plus douce patrie? Sans la dernière révolution d'Espagne, le midi de l'Europe, à la merci du nord, ne nous offrait que des nations politiquement paralysées et incapables d'arrêter un instant les invasions étrangères. L'Angleterre, sentinelle vigilante, a tremblé, jusque sur ses flottes, en voyant le cabinet de Saint-Pétersbourg, au milieu des protestations de paix et d'union, armer un million de

soldats. Déja ses jannissaires diplomatiques, violant la neutralité jurée, ont tenté d'étouffer, à sa naissance, le mouvement généreux qui portait les Hellènes à secouer un joug honteux, injuste, insupportable, pour ôter à une puissance qu'elle redoute, avec raison, le prétexte et les moyens d'une guerre, dont les suites alarment son commerce. Mais les rois de l'Europe, unis entre eux par un pacte sacré, ne peuvent-ils, usant d'une politique plus noble, plus généreuse, et plus conforme à leurs intérêts communs, fournir chacun leur contingent de soldats dans une guerre qui les intéresse tous. Le sultan ne fait point partie de la Sainte-Alliance; les Grecs sont au nombre des peuples européens et chrétiens, et sous ce double titre, placés sous la sauve-garde des chefs de la civilisation.

Par ce moyen, ôtant à la Russie ses prétextes d'agrandissement, tous de concert, ils peuvent, replaçant sur des bases solides, inébranlables, légitimes, l'antique empire des Comnènes, tirer un peuple mal-

heureux de l'anéantissement, augmenter par sa renaissance les forces défensives de l'Europe, rétablir son équilibre, opposer à la Turquie, et même à sa rivale, une frontière redoutable et nécessaire, et faire triompher enfin, par cette grande et sainte entreprise, la cause de l'humanité, de la religion et de la politique.

Pour soutenir vos droits, toujours libres et grands,
Pour être encor des Grecs, pour chasser vos tyrans,
Ce n'est pas tout de vaincre ! il vous faut voir l'abîme ;
Il faut savoir borner votre essor magnanime :
La Modération est force.

(Pag. 188, v. 10.)

Ce dernier vers, sans doute, est défectueux, d'après les règles de la cesure et même de l'harmonie ; mais il exprime une si grande vérité, une vérité dont je sens tellement toute l'importance et toute l'étendue, que j'ai préféré le laisser dans son état d'imperfection, plutôt que d'en affaiblir le sens par une facture

plus poétique. Oui, la modération est force! L'excès n'accuse que la faiblesse; tout état violent n'est qu'un état d'irritation et de peu de durée: et ne faut-il pas se vaincre soi-même, triompher d'abord de cet élan irréfléchi, de cette fougue d'imagination qui nous emporte vers les extrêmes, pour pouvoir, au milieu du choc des partis et des opinions, entendre encore une voix qui s'élève moins haut que les autres, et ne s'adresse qu'à la raison? L'homme de parti, au contraire, a son chemin tout tracé, et n'a qu'à se laisser guider par ses affections ou par ses haines. Chacun a commenté à loisir ce mot de Solon, que dans les crises politiques, tout homme de bien devait faire un choix entre l'un ou l'autre camp. Oui, sans doute; Caton se rangea du côté de Pompée, sur lequel il comptait peu pour le maintien de la liberté, et combattit contre César, qu'il savait à coup sûr être l'ennemi de la république; mais est-il nécessaire de prendre les armes avant l'heure du combat? Ceux qui crient le plus fort au feu, ne sont pas toujours ceux qui éteignent l'incendie.

Tels ces fils de l'Indus, dans une sainte extase,
Encensent à genoux le Dieu qui les écrase.
(Pag. 193, v. 7.)

A une certaine époque de l'année, dans l'Inde, l'idole de Jagrenaut est pompeusement promenée sur un char pesant. De fidèles croyants accourent de toutes les parties de ce vaste empire pour se précipiter sous les roues meurtrières de ce char, et obtiennent, pour cette marque de dévotion, l'insigne faveur de se réunir aussitôt à Brama.

Aux champs de la Belgique, imitez nos Français :
La gloire est dans la cause et non dans le succès.
(Pag. 194, v. 2.)

Il n'est pas donné sans doute à tout le monde de comprendre la gloire des conquérants; quant à moi, un paysan qui, la herse à la main, défend son champ contre des bêtes féroces, me semble plus digne de louanges que tous les héros agresseurs de l'antiquité et des temps modernes. Défendre ou attaquer, voilà ce qui sépare

le grand homme de guerre du spoliateur. Je ne parle ici que des guerriers agissant de leur plein gré et sous leur propre inspiration ; pour les autres, l'obéissance sait les absoudre de tout.

Sous ce rapport, la bataille du Mont-Saint-Jean me semble plus honorable, plus glorieuse, malgré le revers épouvantable qui la signala, que ces victoires éclatantes, qui attirèrent tant de haines et de malédictions sur la France.

Nous dirons noblement la légion sacrée
Avec gloire, au combat, tout entière expirée.
(Pag. 194. v. 10.)

De jeunes Grecs, pleins d'enthousiasme et de cet amour de la patrie qui a tant de pouvoir sur les cœurs généreux, la plupart élevés dans les universités de France et d'Allemagne, au premier bruit de l'insurrection, abandonnèrent leurs études, et coururent se ranger sous les drapeaux des Hellènes : on en forma une légion, dite Sacrée, à l'instar de celle de Pélo-

pidas. Encore sans expérience de la guerre, ils attaquèrent fièrement un corps de Turcs dix fois plus fort en nombre qu'eux. Pas un seul ne chercha à racheter sa vie par une fuite honteuse : ils furent vaincus, et tous ils moururent.

Une femme, un héros, par sa valeur ; ses charmes,
L'ornement de son sexe, et l'honneur de vos armes.
(Pag. 195, v. 1.)

Quelques journaux, écrits sous l'influence musulmane, ont cherché à nier le dévouement de la célèbre Robélina ; et cependant que présente ce fait de plus étonnant que les exploits des Artemire (de la guerre Médique), des Télésilla, des Vlasta, des Jeanne Hachette, des Jeanne d'Arc, des Julienne Duguesclin, et de tant d'autres? Malgré la rare apparition des femmes guerrières, les circonstances actuelles, en Grèce, ne sont-elles pas capables de faire naître dans l'ame de quelques femmes fortes, le désir de concourir au salut de la patrie?

LIVRE TROISIÈME.

POÉSIES DIVERSES

LA LYRE D'AMOUR.

Quand finissent pour nous les longs jours de l'enfance,
Fatigué de ses jeux, las de son innocence,
L'homme demande au ciel d'autres illusions.
Alors que notre ame ravie
Est prête à recevoir le choc des passions,
Les premières émotions
Font le destin de notre vie.

Je touchais à cet âge, et j'errais sur les bords
Où l'amant de Daphné rassemblait son cortége;
Où l'air retentissait des plus riches accords.

« Dieu des beaux arts, Apollon! m'écriai-je,
« Dépose entre mes mains ton luth mélodieux;
« Exauce des désirs qu'allume le génie,
« Et, j'en jure par toi, le laurier d'Aonie
« Courbera sur mon front ses rameaux glorieux! »

Le Dieu fut peu touché de l'ardeur qu'il fit naître.
« Réprime, me dit-il, tes élans orgueilleux:
« Il faut apprendre pour connaître;
« Et l'esprit indompté qui ne veut point de maître,
« Ou rampe sur la terre, ou se perd dans les cieux.
« Du goût, de la raison, fais une étude austère,
« Et, pour toucher la lyre, ose acquérir des droits;
« Jeune imprudent, tes faibles doigts
« N'ont encore pressé que le sein de ta mère. »

Confus, mais non découragé,
Des bords Castaliens j'allais prendre congé,
Quand sur mes pas, un jeune dieu s'élance :
« Où vas-tu? que veux-tu? quel rêve de l'orgueil
« Te fait sacrifier les biens de l'existence
« Aux pénibles travaux d'une vaine science?
« Du bonheur la gloire est l'écueil;
« Ne vas pas t'y briser! son flambeau fantastique
« Dans un lointain obscur, montre un but chimérique.
« On l'approche, on l'atteint: quel est-il? un cercueil.»
« Préfère aux palmes immortelles,
« Héritage tardif du génie et du temps,
« Les festons amoureux de myrtes éclatants
« Dont se couvre à Paphos la tête de nos belles;
« L'arbre de l'Hélicon fleurit tous les cent ans,
« Le Myrte est chaque jour couvert de fleurs nouvelles.

« Enfant, lui dis-je, en vain tu voudrais m'arrêter;
« Apollon seul a causé mon délire,
« Seul il peut l'apaiser : il me faut une lyre;
« Une lyre! je pars, je cours la mériter! »

« Une lyre, dit-il, a pour toi tant de charmes?
« Amant de Mnémosyne, on te peut contenter :
« Je te la donne en te donnant mes armes.
« Courbe cet arc entre tes deux genoux :
« Par cette flèche, unis-en les deux bouts;
« Très-bien : fais trois parts de la corde
« Qui le tenait tendu; fort bien! Des deux côtés
« Fixe ces trois fragments par leurs extrémités :
« Voilà ta lyre : il faut qu'Elma l'accorde.

« Disciple de l'amour, saisis ton luth vainqueur :
« Laisse tes doigts errer à l'aventure;

« Pour peindre tes plaisirs, ses vertus, ton bonheur,

« Tu soutiendras l'instrument sur ton cœur;

« Ses battements règleront la mesure.

« Fais tes adieux à ce triste vallon;

« Cours à Paphos, où ma mère t'appelle;

« Celèbre Elma, sois inspiré par elle,

« Deviens poète en dépit d'Apollon. »

LES PETITS OISEAUX.

Je vous tiens donc, petits oiseaux!
Depuis bien long-temps je vous guette;
Vifs, sémillants, jeunes et beaux,
Vous allez charmer ma retraite.

Je vous apprendrai quelques airs
Que Martin a mis à la mode:
On aime assez vos doux concerts;
Mais votre chant est sans méthode.

Vous saurez, mes chers nourrissons,
Répondre à la voix de ma belle,

Et grimper, en battant de l'aile,
Sur ses doigts mis en échelons.

Je vous promets une onde claire
Pour le breuvage et pour le bain,
Et du millet pris dans la main
De ma gentille ménagère.

Mais, hélas! beaux petits oiseaux,
Pour vous rendre à jamais fidèles,
Armé d'inflexibles ciseaux,
Faudra-t-il vous rogner les ailes?

Non; restez libres en tout temps;
Je veux être aimé pour moi-même;
C'est ainsi que Lisette m'aime:
Comme elle soyez-moi constants.

Prenez-la toujours pour modèle;
Peu défiant et peu jaloux,
Je n'ai point de cage pour vous,
Je n'ai point de verroux pour elle.

A peine j'achevais ces mots
Que je rentrai dans ma chambrette;
Je n'y trouvai plus ma Lisette:
Je coupai l'aile à mes oiseaux.

L'AMOUR ÉGARÉ.

IMITATION DE MOSCHUS, D'ANACRÉON, etc.

HOLA! qui frappe?—Ouvrez, c'est un enfant
—Entre, petit; chez moi que viens-tu faire?
—Ayez pitié, Lysis, de ma misère!
Je suis aveugle, et vais partout, cherchant
Un conducteur, qui me rende à ma mère.
Depuis trois jours, je parcours la cité,
Depuis trois jours, je me vois rebuté:
On ne suit plus, Lysis, sur cette terre,
Les saintes lois de l'hospitalité.
—Pauvre petit! ne pleure pas; espère;

Si jeune encor, tu n'as pas mérité
De vivre ainsi sous un destin contraire.
Ton nom ? — Amour. — Et ton pays? — Cithère.

Moi, dans ce temps, j'étais plein de candeur;
Du pauvre enfant j'ignorais la puissance;
Si j'avais su!.... je l'aurais fui, je pense;
Mais il pleurait, et j'avais si bon cœur.

« Amour, lui dis-je, au lieu de ta naissance,
« Si tu le veux, je guiderai tes pas?
« Ta mère, en deuil, accuse ton absence;
« Bientôt, Amour, tu seras dans ses bras.
« Que Jupiter, dit-il, vous récompense,
« A mon défaut! Mais las! je n'y vois pas!
« Qui donc pourra m'annoncer sa présence?

« Vous seul, Lysis; en voyant tant d'appas,
« On la devine, et vous direz : c'est elle!
« De nos beautés ma mère est la plus belle;
« De longs cheveux, noués négligemment,
« Sur son beau front se courbent mollement;
« La volupté dans tous ses traits respire,
« Et de ses pas marque le mouvement,
« Ses yeux sont doux; un léger vêtement,
« Voile son corps, et permet qu'on l'admire. »

« Partons, Amour! » Et, lui prenant la main,
L'interrompant, je souris, je l'attire,
Et nous marchons. Mais, à peine en chemin,
Triste, rêveur, je gémis, je soupire,
Et quelques pleurs ont coulé sur mon sein.
J'ignore encor ce qui tant me chagrine;

Mon compagnon est muet comme moi;
Et lentement chacun de nous chemine,
Quand tout à coup je regarde, et je voi
Que mon Amour a changé de figure;
Et cependant je ne l'ai pas quitté;
Et cependant, toujours à mon côté,
Il s'est tenu : pour cela, je le jure!
D'où lui vient donc cette riche parure?
Lorsqu'à ma porte Amour s'est arrêté,
Il n'avait pas cette brillante armure,
Ce carquois d'or, ces ailes et ces traits;
Une tunique azurée, ondoyante,
En longs replis, n'ornait point ses attraits.
Qu'il est changé! cependant, il m'enchante!
Faunes, Sylvains, quittant leurs antres frais,
Courent en foule épier son passage;

Nous avançons, et ces hautes forêts
Devant ses pas inclinent leur feuillage ;
A son aspect, tout paraît s'embellir.
Nous avançons; les fleurs semblent s'ouvrir :
Devant Amour, pour mieux lui rendre hommage,
La rose naît, et le zéphyr volage,
Dans les parfums, nous apporte un soupir
De la Dryade endormie au bocage.
« Amour! Amour! oh! ne me trompe pas!
« Quel es-tu donc? — Je suis roi de Cythère,
« Répondit-il, j'entre dans mes états;
« Je règne ici sur la nature entière;
« Tout m'est soumis sur ces bords enchanteurs;
« J'anime tout d'une flamme légère,
« Et ces mortels, ces eaux, ces bois, ces fleurs,
« Fêtent en moi leur monarque et leur père. »

Lors, à genoux, je tombai devant lui :

« Céleste enfant, devenez mon appui;

« Jusqu'à ce jour, plaintif et solitaire,

« Je languissais; je renais aujourd'hui !

« Amour, Amour, j'aperçois votre mère ! »

Lui dis-je encore... O prodige nouveau !

Cet enfant-roi détache son bandeau,

Ouvre les yeux, puis, avec un sourire,

Il me répond : « Ma mère est dans les cieux :

« Tu vois ici l'ornement de ces lieux,

« La jeune Elma, nymphe de mon empire.

Lors, droit au cœur, il me perce d'un trait !

« — Cruel enfant ! secourez moi ! j'expire ! »

— Mais, sur mes yeux posant son bandelet :

« Lysis, dit-il : te voilà mon sujet. »

« Quand, presque nu, lamentant mon martyre,

« Je vins chez toi frapper en suppliant,
« J'étais aveugle, et tu l'es maintenant;
« Tu m'as conduit, et je vais te conduire.
« N'en rougis pas; j'ai soumis tous les dieux,
« Jusqu'à ma mère; et Jupiter lui-même,
« Faible et tremblant, est descendu des cieux,
« Pour obéir à mon ordre suprême.
« Le voile épais dont je couvre tes yeux
« Doit t'assurer des amours éternelles;
« Pour ton bonheur, je te fais ce cadeau;
« Mais si jamais, dans ses ardeurs cruelles,
« L'affreux soupçon t'arrache ce bandeau,
« Pour être heureux, tiens, ami, prends mes ailes. »

A NELVIE.

Ressuscitant les dieux de l'Ausonie antique,
D'Horace et de Tibulle imitant les accords,
J'habitais en idée un monde poétique;
Je disais tes vertus, et peignais mes transports.
Heureux, je m'entourais d'un Olympe magique,
Seul avec toi, j'oubliais l'univers.
Des festons d'Albius ma lyre était ornée;
Les rives de Tibur, les échos d'Albunée
Semblaient répondre à mes concerts.

Du séjour des erreurs quelle voix me rappelle?
Tu m'invites, Nelvie, à de sublimes airs?

Tu veux que, des héros épousant la querelle,
L'image des combats ensanglante mes vers?

Je n'ai point, tu le sais, quitté les bois de Gnide;
Nelvie, ah! laisse-moi, sous mes ombrages frais,
Fêter le jeune dieu qui me charme et me guide :
Disciple d'un enfant, ma muse encor timide,
Craint le bruit des clairons, et vit dans les bosquets.

Traînant parmi les Grecs ses maux et sa misère,
Jadis on vit le grand Homère,
Aveugle, sans secours, l'Iliade à la main,
Peupler de dieux la Grèce et mendier son pain.
Quand sous le malheur il succombe,
Sa place est près des immortels;
Persécuté vivant; mort, il eût des autels;

Car la porte des cieux, ici-bas, c'est la tombe.

De posthumes honneurs je ne suis point tenté.
Un Dieu mort me fait peu d'envie;
Couché sur ton sein, ma Nelvie,
J'ai part à la divinité,
Et j'en jouis pendant ma vie.
Dans ce chemin que je dois parcourir,
Je fuis le tourment et la haine,
Et vais où le destin m'entraîne,
Peut-être sans éclat, mais non pas sans plaisir.
D'une gloire contemporaine
J'aimerais assez à jouir;
Mais peu m'importe, sur ma cendre,
Si quelque fameux orateurs
Éloquemment viennent répandre

Et des louanges et des pleurs;
Va, l'on n'aime plus les flatteurs
Sitôt qu'on ne peut les entendre.

Laissant les héros, les combats,
A l'amitié, comme à l'amour fidèle,
Chanter mes plaisirs, tes appas
(Et même les chanter tout bas,
De crainte que l'envie, active sentinelle,
Au bruit de mes chansons n'arrive sur mes pas),
Voilà le sort où mon instinct m'appelle.
Nelvie, aussi je ne veux pas,
Pour la gloire épris d'un faux zèle,
Follement dissiper pour elle
Ma joie et ma tranquillité.
O mes amis, obscur, mais regretté,

Quand je ne serai plus, que mon nom se propage !
Par vous seulement répété,
Je n'espère pas davantage!
Avec vous peut finir mon immortalité;
Vous êtes mon aréopage,
Vous serez ma postérité.

PARNY ET BERTIN.

Apôtres de l'amour, chantres de la beauté,
Deux rivaux se sont disputé
L'honneur de la palme érotique :
C'est à Parny qu'il est resté.
De ce jargon métaphysique,
Si faux, si lourd, si brillanté,
Qui, jadis, nous fut apporté
Par Dorat et par son école,
Il fit sentir la nullité;
Et de son éclat emprunté
Lui-même dépouillant l'idole,

Montrant sa maigre nudité,
Dispersa la troupe frivole
Des Lycoris et des Myrté.

Bertin, la démarche plus fière,
Étalant ses rithmes nombreux,
D'un pas de conquérant entra dans la carrière;
Et, plus poète qu'amoureux,
Sut, par un mélange bizarre,
Aux sons voluptueux de la molle cithare,
Mêler du fifre aigu les accents belliqueux.
Il caressa Vénus pour obtenir la gloire;
L'amour, qui de ses chants heureux
Doit être le sujet, n'en est que l'accessoire.

Parny d'un ton moins haut fait raisonner sa voix;

Il aime, il chante Éléonore :
Assis à ses genoux, il prend son luth sonore,
La regarde, soupire, et laisse errer ses doigts.

Sur ma jeunesse si fragile,
Parny, quel fut ton ascendant!
Même aux jours de l'enfance, écolier imprudent,
Te cachant d'une main agile,
Je te lisais sous les yeux d'un pédant,
Et te donnais le pas sur Horace et Virgile,
Qui te valent bien cependant.

Mon luth, comme le tien, célébra la tendresse ;
Comme toi, j'adorai, je chantai ma maîtresse,
Et comme toi je fus trompé.

A ses baisers menteurs à grand'peine échappé,
Je maudis une folle ivresse;
Pour adoucir mes maux, à mon luth j'eus recours;
Car les muses du moins ont de longues amours:
Enfin, je n'aime plus! muses, vous que j'implore,
Vous suffisez à mon cœur ranimé;
A l'amour ce cœur est fermé!...
Et cependant, chantre d'Éléonore,
Quel pouvoir as-tu donc sur mon esprit charmé?
Jadis, à peine à mon aurore,
Quand je te lus, je crus avoir aimé;
En te lisant, je crois aimer encore.

LE RUISSEAU,

FABLE

DÉDIÉE AUX HOMMES DE TOUS LES PARTIS.

Pauvre petit ruisseau, je suis faible, mourant :
Mais advienne un orage, et je serai torrent.

LE PREMIER AMANT.

« Pourquoi tes vêtements et de bure et de laine,
« En un lin éclatant se sont-ils transformés?
« Jeune fille, pourquoi, d'espérance enflammés,
« Tes avides regards plongent-ils dans la plaine?
« Tu sembles fuir le passant indiscret;
« Et le long des ramparts, solitaire, muette,
« Je te vois, en rêvant, cueillir, d'un air distrait,
« Le bluet, le pavot et l'humble sarriette :
« A qui destines-tu ce champêtre bouquet?

« Jeune fille, un amant sans doute,
« Seul, te fait rêver en ce jour;

« C'est lui que ton regard poursuit sur cette route;
« Ton bouquet l'attend au retour.
« Faible et naïve encor, jeune fille, redoute
« Les effets d'un premier amour.

« Pour vous, hélas! beautés novices,
« Votre bonheur, votre tourment,
« Vos vertus, ainsi que vos vices,
« Tout dépend d'un premier amant.

« Si le tien, jeune fille, étranger au parjure,
« Doué d'un amour vrai, d'une ame noble et pure,
« Pense que la candeur unie à la bonté,
« Sont la plus brillante parure
« Qui puisse resplendir au front de la beauté;
« A ses yeux, pour être plus belle,

« Chaque jour tu voudras d'une vertu nouvelle
« Revêtir encor tes attraits;
« Et, dans une si douce envie,
« Tu sentiras passer ta vie
« Sans ennuis, comme sans regrets.

« Peut-être ce mortel et si noble et si tendre,
« Exilé par le sort, moissonné dans tes bras,
« Un jour, va te laisser exposée aux appâts
« D'un monde corrupteur que tu ne peux comprendre.
« Mais alors, comme lui, son chaste souvenir
« Doit protéger encor ton heureux avènir;
« Et si d'un autre amour tu ressentais l'ivresse
« Puisque hélas! il est vrai qu'on peut aimer deux fois,
« Tu voudrais, dans ton second choix,
« Retrouver du premier la paix enchanteresse;

« Car on sent le bonheur alors qu'il nous délaisse :
« Pour nous les jours heureux sont les jours d'autrefois.

« Ainsi ta naïve tendresse
« Se survivant dans tes autres amours,
« Viendrait te rappeler sans cesse
« Le bonheur de tes premiers jours.

« Tel l'odorant jasmin qui naît avec l'aurore,
« Et que l'aurore voit mourir,
« De ses débris parfume encore
« Les plantes qui viennent éclore
« Sur le sol qui le vit fleurir.

« Mais si l'amant aimé dont tu reçois l'hommage,
« Corrompu dans ses mœurs, capricieux, volage,

« Du plaisir ne suit que la loi,
« Pour hâter les instants d'un bonheur éphémère,
« Raillant de ta pudeur le salutaire effroi,
« T'enivrant des poisons d'une morale amère,
« Il vaincra dans ton cœur les conseils de ta mère,
« Et les préceptes de ta foi.

« Bientôt de ses leçons te formant un système,
« Capable, grace à lui, de le tromper lui-même,
« Tu verras dans l'amour un lien passager
« Qu'un instant peut rompre et changer.
« Alors, réponds-moi, jeune fille;
« Au village, que ferais-tu?
« Étrangère aux plaisirs communs à ta famille,
« Le cœur de désirs combattu,
« Empruntant un langage inconnu des campagnes,

« Avec étonnement, tes modestes compagnes
« Ne te verraient rougir qu'au seul mot de vertu.

« Peut-être, encor jeune, attrayante,
« Quelque habitant d'une cité bruyante,
« T'offrirait l'honneur odieux
« D'y promener ta honte en pompeux équipage;
» Mais un rustre de ton village
« Te ferait, en passant, soudain baisser les yeux.

« Le faux éclat ne dure guère :
« Bientôt réduite à la misère,
« Récluse en un affreux séjour,
« Tu verrais l'étranger, flétri dans ses tendresses,
« Fuyant et l'éclat et le jour,
« Honteux même de tes caresses,
« Venir, l'or à la main, t'imposer son amour.

« Mais un tel sort jamais ne peut t'atteindre;
« Jeune fille, pardonne aux terreurs d'un vieillard;
« Moi, des jours qui viendront je n'ai plus rien à craindre;
« Et de ton avenir j'aime à prendre ma part. »

J'allais parler encor; mais près de la charmille
Qui borde le chemin, un homme est descendu;
Et je vis que la jeune fille
De mes discours n'avait rien entendu.
Ses oreilles, ses yeux, tout son cœur éperdu,
N'écoutaient, ne voyaient que son amant, sans doute.
Il franchissait déja la route:
Son air était leste et tranchant,
Il marchait à grands pas, fredonnait en marchant;
Un doliman, couvert d'une molle fourrure,
S'attachait à son cou nerveux;

Un casque de hussard couvrait ses blonds cheveux;
Un grand sabre, un plumet composait sa parure.

Un soldat rarement est fidèle en amour:
J'eusse aimé mieux lui voir le sarrau, la faucille.
Tu penseras ainsi peut-être quelque jour,
Songe au premier amant! au revoir, pauvre fille!

Trois ans après, je la revis, hélas!
Elle n'attendait plus.... sans espoir, isolée,
Elle était pâle, désolée:
Un enfant pleurait dans ses bras;
De son village on l'avait exilée,
Et vers Paris elle portait ses pas.

FIN.

1653 386

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottc
Date due

CE PQ 2392
.S5A6 1823
COO SAINTINE, JO POEMES, ODES
ACC# 1226644

a39003 002385440b